

1169589
Arts, CL.

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE MAL DE L'ATELIER :
LA FUIITE, LA PARESSE ET AUTRES CHIENDENTS DU QUOTIDIEN DANS UNE
PRATIQUE MULTIDISCIPLINAIRE
DE LA CHRONIQUE ET DE LA BANDE DESSINÉE

MÉMOIRE – CRÉATION
PRÉSENTÉ COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ARTS VISUELS ET MÉDIATIQUES

PAR
DANIEL MICHAUD

JANVIER 2012

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je remercie d'abord ma directrice Monique Régimbald-Zeiber, ensuite ma conjointe Geneviève Pelletier pour leur confiance, leur soutien, leur rigueur et par-dessus tout, leur patience. Pour leur soutien inconditionnel et leur grande disponibilité, je remercie mes parents et mes frères. Merci à mes enfants, Elie et Francis, qui m'ont enseigné ce qu'est le travail, le vrai travail actif.

Enfin, je m'en voudrais de ne pas saluer les bâtisseurs, les voisins et les membres de ma communauté pour avoir modelé mon quotidien et inspiré mon travail par leur finesse.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES.....	iii
LISTE DES FIGURES.....	v
RÉSUMÉ.....	vi
INTRODUCTION.....	1
LA CHRONIQUE.....	5
La construction heuristique.....	9
Le travail de latence.....	10
Le bâtisseur.....	12
L'écueil.....	13
Plans, table à dessin.....	14
Dans le salon, le chaud et le froid.....	15
La vaisselle, lentement.....	16
Chiendent.....	18
La visite inattendue.....	19
L'enluminure.....	20
La vaisselle, encore.....	20
Le héros.....	22
La paresse.....	22
Tantale.....	22
La mitaine.....	26
LES LEÇONS INCOMPRISES.....	27
Michel.....	27
Renée.....	29
Michel II.....	30
Marc.....	31
Rose-Marie.....	32
Michel III.....	33
LES FAUX DÉPARTS.....	34
Premier faux départ : Le sujet de recherche.....	34
Deuxième faux départ : Le journal de bord.....	35
Troisième faux départ : Mon carnet journal.....	35
Quatrième faux départ : Le chrono.....	35

Cinquième faux départ : Carnet frais, air frais.....	36
Sixième faux départ : Aveux, constats.....	36
Septième faux départ : La courte pointe.....	36
Huitième faux départ : Le repos épuisant.....	37
Neuvième faux départ : L'intervenant.....	37
Dixième faux départ : lemaldelatelier.blogspot.com.....	38
Onzième faux départ : Ils sont forts ces pinsons.....	38
Douzième faux départ : Les mouches noires.....	38
Treizième faux départ : L'intervenante.....	39
Quatorzième faux départ : Le guide Bouthat.....	39
Quinzième faux départ : Visites. À l'atelier, à la mitaine.....	39
EN GUISE DE CONCLUSION.....	41
Le dimanche 15 août, l'Assomption.....	42
La mitaine.....	52
CONCLUSION.....	60
L'exposition au CDEx.....	62
BIBLIOGRAPHIE.....	64

RÉSUMÉ

Le présent ouvrage a été assemblé pour répondre aux exigences partielles du programme de la maîtrise en arts visuels et médiatiques de l'Université du Québec à Montréal. Il accompagne et constitue la production qui s'est réalisée au cours des deux dernières années de ma recherche. Cette chronique, témoin des événements grands et petits de mon quotidien, tente de les saisir par l'écriture et la bande dessinée. Le texte est donc un assemblage de ma production écrite et dessinée. Il anime et est animé par les objets, les images et les œuvres qui sortent d'une pratique de l'art au quotidien.

LISTE DES FIGURES

Figure		Page
1.	Le chrono.....	5
2.	Les marches, le 1 ^{er} septembre 2009.....	6
3.	La porte.....	7
4.	Les mouches, l'atelier en décomposition	8
5.	Tantale	25
6.	Le dimanche 15 août 2010, L'Assomption	42
7.	La mitaine.....	52
8.	Exposition au CDEx : Distance #1, 2, 3	64

INTRODUCTION

« Que devrais-je faire de ma vie ? Comment puis-je devenir moi, le plus parfaitement possible ? Comment éveiller et exploiter pleinement mon potentiel ? À quoi devrais-je employer le moment qui vient ?, etc. » Trouver en soi des réponses à de telles questions revient effectivement à **créer sa vie**. Tel est sans doute l'objet ultime de la créativité. »

Jacques Languirand, 1991, p.107

Je suis venu aux arts visuels par le chemin de la BD. Le dessin a toujours été, pour moi, la discipline que je privilégie. Petit, je dessinais tout le temps et partout. Il en est encore ainsi. Si j'ai voulu étudier en arts visuels c'est que ce milieu permettait de développer une démarche plus individuelle, je veux dire par là éloignée des enjeux liés à la commercialisation, plus libre et plus ouverte sur des problématiques liées au développement personnel et citoyen. J'avais l'impression que c'est à travers l'art qu'il me serait possible d'«éveiller et exploiter pleinement mon potentiel » .

Je me suis souvent demandé, au fil de la scolarité, de ma recherche en maîtrise et de toutes les fuites qui en ont jalonné le parcours, à quoi ressemblerait ce texte d'accompagnement. Pendant près de deux ans, j'ai accumulé une quantité d'écrits, de vidéos, de photos et de bandes dessinées qui, dans leur diversité et leur éparpillement, semblaient manquer de la rigueur nécessaire pour constituer un mémoire de fin de maîtrise. Que faire avec cet amas de fragments décousus du quotidien ?

Je me suis mis à assembler, un peu comme on assemble une courtepointe, le présent texte. L'ensemble de ces moments, motifs du quotidien d'une jeune famille, tissus banals et disparates, devient donc une sorte de courtepointe évoquant des bribes d'instant et des événements de la réalité de mon quotidien.

Ce quotidien ponctué d'esquives, de fuites et de dénis que j'imaginai être la réalité de la vie des artistes, est hanté par ce que j'ai appelé : le mal de l'atelier.

Ce texte obéit ici à une double fonction, à la fois mémoire et chronique, exigence académique et début de projet de vie. C'est justement le statut de chronique qui inscrit mon projet dans la durée et je crois que ma recherche, peut-être même ce texte d'accompagnement, sont loin d'être terminés. En fait, je voudrais que cet exercice constitue le commencement de quelque chose de nouveau pour moi, qui pourrait s'approcher d'un « art de vivre ».

Comment développer un discours et une pratique mobilisés et traversés par le quotidien? Par quels moyens, par quelles stratégies, est-il possible de déjouer les embûches qui créent de la confusion entre œuvre, geste et présence d'artiste et l'ordinaire de la vie, qui menacent de paralysie et empêchent le travail actif dans l'atelier?

Je cherche à dégager une méthode de travail qui considère et inscrit les activités quotidiennes comme une forme d'art à maîtriser. « Assurément, l'œuvre et la vie, ces deux lieux de l'accomplissement de soi, ne sauraient être confondus. » (T.Groensteen in Neaud, p.3). Je suis bien conscient de cela. Pourtant, mon travail refuse la fiction, et se soumet entièrement à l'autorité subjective du « je ».

Ma recherche est marquée par deux grands thèmes: les fuites et actes manqués (ou comme je les nomme dans le présent texte : les faux départs). Le travail, qu'il s'agisse d'écriture, de photos, de vidéos ou de dessins, se présente toujours sous la forme d'une chronique. La grande partie de cet ouvrage est composée de rencontres et de dialogues entre quelques personnages importants et moi-même. Ces micros événements ont eu lieu durant les deux années dynamiques et imprévisibles de ce projet de recherche. S'ajoutent au texte, tout un matériel de photos et de vidéos, médiums parfaitement adaptés à ma situation et à ma manière de travailler. La caméra me sert de témoin instantané des événements banals qui m'entourent, moments volés, nécessitant une attention et une disponibilité constantes de l'esprit et de l'oeil. Voilà qui est l'autre versant de la bande dessinée qui est aussi, paradoxalement, le médium du moine contemporain.

Ma conjointe et moi avons fait le choix, au début de mon projet de maîtrise en 2008, de déménager de la ville dans une maison isolée au cœur de la forêt pour y élever notre famille. Cette décision a profondément marqué ma vie, et par le fait même, ma pratique. Je me suis demandé : quelle place occupe la diffusion du travail d'un artiste dont la

pratique se fonde sur les rapports art/vie et qui vit en retrait ? Où expose-t-il ? Exposer son travail, est-ce exposer sa vie ? J'ai dans un premier temps choisi de montrer mon travail en cours dans une salle paroissiale anglicane à Rawdon. Ce lieu devait recevoir, pour la première fois rassemblés, des objets, des vidéos et des dessins disparates, comme un montage de témoignages de mes choix au quotidien. L'expérience de l'exposition dans cette salle paroissiale s'étant révélée incomplète, il m'a donc fallu poursuivre la réflexion et compléter le travail en atelier. Le présent document sert, en quelque sorte, de fil conducteur, de clé qui devrait permettre de prendre la mesure de toutes les tentatives et expériences qui jalonnent mon parcours à la maîtrise.

Il s'agit d'un travail de tension des extrêmes : l'écriture et la pratique, l'œuvre et la vie, les banalités et les grandes questions, l'ancien et le nouveau. Cette recherche qui a pour but de représenter le quotidien au quotidien, tente également de nommer les embûches et les difficultés inhérentes à ce genre de pratique. Ces pratiques de la chronique ou de l'art au quotidien, je les retrouve aussi bien dans la BD que dans les arts visuels. Je les ai fréquentés depuis longtemps et de toutes les manières.

Étrangement, mes affinités sont tiraillées entre les écrits des anciens, par exemple Henry David Thoreau ou Léon Tolstoï et les dessins de bédéistes chroniqueurs très actuels. Ces écarts m'ont toujours intéressés et interpellés. Ainsi, une fois de plus, je vois que mon travail se développe entre deux espaces : celui de l'art et celui de la nature et deux attitudes : celle du dessinateur chroniqueur et celle du jardinier bricoleur dans une philosophie de la vie et de l'art. Je remarque, par contre, une constante, un désir de me rapprocher des gens, des lieux et des choses simples, de l'art populaire, de l'artisanat. L'exposition parle de tout cela et tente, tant bien que mal, de le déployer dans l'espace.

Enfin, pour rédiger ce texte d'accompagnement du travail de la maîtrise, j'ai choisi une forme proche de celle de la BD. Les textes sont donc, le plus souvent, courts et imagés.

Les trois citations suivantes synthétisent bien ma philosophie de la vie, de l'art et du travail en atelier.

« It would be well perhaps if we were to spend more of our days and nights without any obstruction between us and the celestial bodies, if the poet did not speak so much from under a roof, or the saint dwell there so long. Birds do not sing in caves, nor do doves cherish their innocence in dovecots. »

Henry David Thoreau, p.25

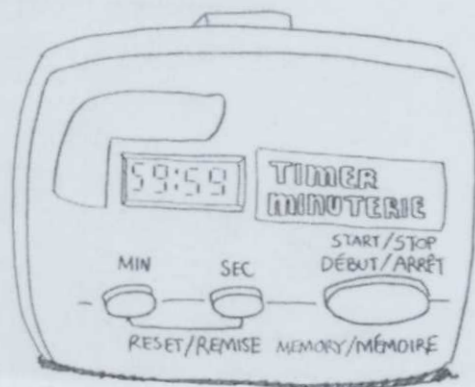
« We are accustomed to understand art to be only what we hear in theatres, concerts and exhibitions ; together with buildings, statues, poems, and novels... But all that is but the smallest part of the art by which we communicate with one another in life. All human life is filled with works of art of every kind- from cradle-song, jest, mimicry, the ornamentation of houses, dress, and utensils, to church services, buildings, monuments, and triumphal processions. It is all artistic activity. »

Léon Tolstoy, p.124-125

En fait, l'idée d'atelier serait d'abord liée au travail, c'est-à-dire à *une pensée et une action qui font œuvre*. Bien plus qu'un lieu physique particulier, qu'une enceinte immobile au contenu qui serait stable, l'atelier désigne et constitue un *moment de travail*, une quantité et une durée, ou plus justement la somme de moments de travail pouvant être distribués en plusieurs lieux et délégués à des tiers. Ainsi, l'atelier apparaît moins comme un lieu arrêté et davantage comme la mise en acte d'un processus à configuration variable traversant divers lieux. Il peut être fragmenté et provisoire, mobile et nomade, éphémère et transitoire.

Jean-Pierre Latour, p.222

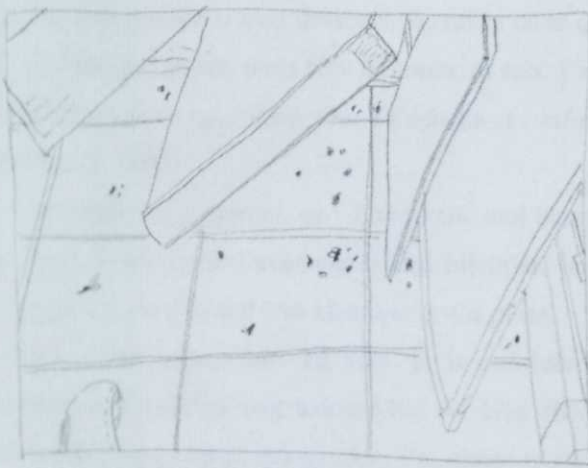
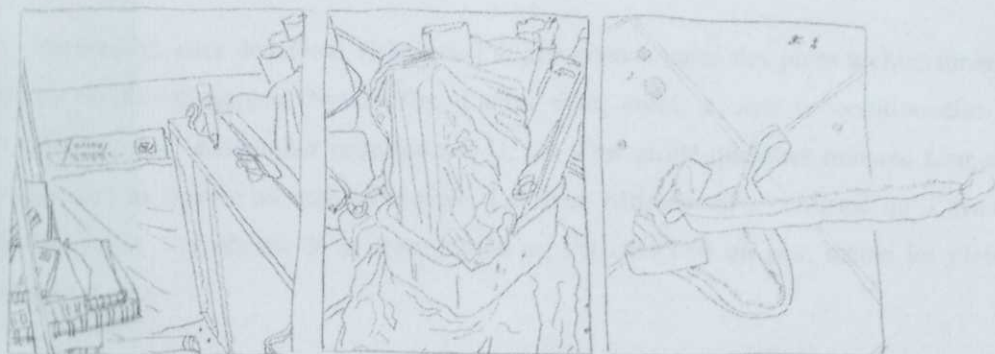
LA CHRONIQUE



le 13 sept 2009



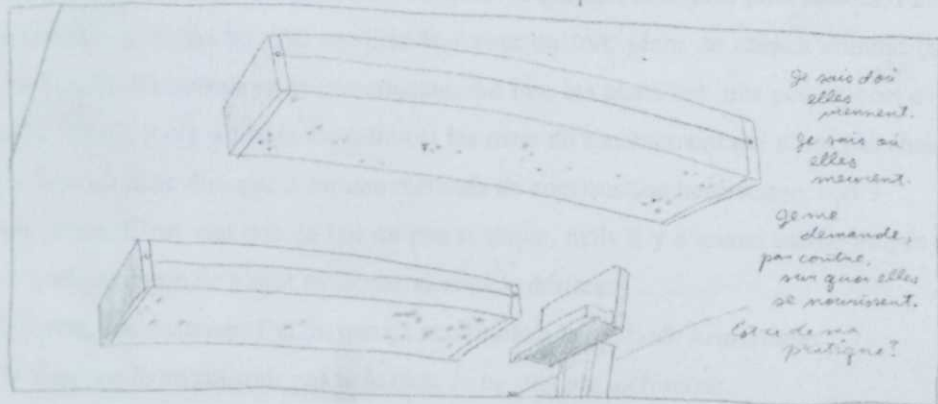




Boîte de carton vide
vieille porte
cartons pour passer par tout
portefolio rempli de
vieux dessins
châssis de toiles démontés
portefolio vide
et posé sur par terre
des mouches mortes.



Ça fait
tellement longtemps qu'elles
sont là, elles sont presque
complètement décomposées.



Je sais d'où
elles
viennent.

Je sais où
elles
meurent.

Je ne
demande,
par contre,
sur quoi elles
se nourrissent.

C'est de ma
pratique?

LA CONSTRUCTION HEURISTIQUE

Juin 2008

C'était lors de notre deuxième visite que j'ai pris connaissance des plans architecturaux de notre future maison. Notre offre d'achat était, enfin, acceptée, conditionnelle à l'inspection qui se déroulait cette journée-là. On s'est arrêté quelques minutes pour se parler dans la cuisine au rez-de-chaussée. Le vieux bâtisseur m'a confirmé qu'il avait, effectivement, des photos de la construction et, s'il cherchait un peu, même les plans originaux.

- C'est moi qui les ai tous dessinés, là, sur la table que je vais te laisser dans l'atelier. Je ne suis pas architecte, mais bien bijoutier, tu sais. J'ai fait quelques lectures et comme ça, j'ai appris à faire mes plans, tous à l'échelle et conformes aux codes de la construction du Québec de 1980.

- C'est vraiment inspirant, ça ! J'aimerais, moi aussi, dessiner et construire une maison, un jour. Vous aviez l'avantage d'être bijoutier, la minutie et la géométrie sont votre langage. La maison doit être *identique* à vos plans.

- Bien... Pas tout à fait. Tu vois, je la considère comme une maison évolutive, en croissance. Ce qu'on voit aujourd'hui est bien différent de ma première vision. Elle a beaucoup changé au fil des années : j'ai ajouté le garage, la remise pour le bois, l'atelier. J'ai ôté des marches ici, j'ai modifié la forme du toit, plein de choses comme ça. La maison, je la découvrais en la construisant. Au fait, les plans ont très peu rapport avec le résultat actuel, il n'y a que la fondation et les murs de soutènement qui n'ont pas changé.

- On pourrait donc dire que c'est une méthode de construction heuristique, non ?

- Euh, ouais. C'est vrai que ça fait un peu rustique, mais il y a quand même moyen d'en faire quelque chose de plutôt moderne, si vous le désirez.

- Non, non, pas *rustique*. J'ai dit que ça ressemble à la méthode *heuristique*.

- Ah! Pardon. Je ne pourrais pas te le dire. Je ne suis pas alchimiste.

- Ha. Moi non plus.

LE TRAVAIL DE LATENCE

Le lundi 9 août 2010

Mon travail de latence dure depuis bientôt près de deux ans. Mes contractions : une chronique sporadique qui ne réussit pas à suivre le quotidien. Je me demande comment entamer le travail actif ? Qui pourrait rompre les membranes ?

Le vendredi 6 août 2010

Après près de 18 heures de contractions, aux six à neuf minutes, on commence à se demander si le travail actif va finir par démarrer. Pourtant, les contractions étaient aux cinq minutes pendant au moins une heure avant de se rendre à l'hôpital. Les moniteurs auxquels tu es branchée présentement nous racontent une autre histoire. Elles sont maintenant aux sept à huit minutes, tu es encore en travail de latence. L'accompagnante à la naissance nous demande si elle peut nous quitter, rentrer chez elle, pour la deuxième fois depuis notre arrivée, hier soir, à l'aile des naissances.

- Je ne vous sers pas à grand-chose ici actuellement... J'ai fait ce que je pouvais pour accélérer le travail naturellement, mais de toute évidence, il y a quelque chose qui bloque, comme *une petite résistance*. C'est sûr que ça viendra, tu n'as pas le choix, mais il est impossible de prédire le moment précis du déclenchement. Appelez-moi dès que le travail, le *vrai travail*, commencera. Tu sais, les grosses contractions douloureuses. À ce moment-là, je vous serai plus utile.

Elle nous quitte et c'est tant mieux. Je suis plus à l'aise quand on est seuls, quand on est isolés. C'est bien plus facile de se créer une bulle, de se laisser aller. Effectivement, après son départ, les contractions reviennent aux quatre minutes, environ.

Toi, tu restes calme, ivre d'endorphines. C'est tout au naturel, jusqu'à maintenant, cet accouchement. Tel qu'on l'a voulu. Les vagues de contractions se dessinent et s'effacent, tu n'as même pas l'air d'en souffrir. Le temps n'existe plus dans notre bulle, on est à l'écoute de ton corps qui, lui seul, a l'autorité d'enclencher le *vrai travail*.

Ça s'en vient là, on le sait, on n'a pas le choix. Elles sont encore aux quatre minutes et je vois que tu as de plus en plus de difficulté à gérer la douleur. C'est bon ça, continue. J'attends une heure avant d'appeler l'accompagnante pour lui dire que c'est commencé. Elle est sceptique au téléphone, elle ne veut pas revenir pour une autre fausse alerte. Une demi-heure plus tard, elle rentre dans la salle et constate que ton visage a changé depuis qu'elle nous a quittés. « Ça a l'air d'être plus douloureux, n'est-ce pas ? ». Encore aux quatre minutes !

L'infirmière fait éclater la bulle.

- Je dois installer les moniteurs pour les prochaines vingt minutes. Après ça, je parlerai avec le médecin pour décider la suite des choses.

On essaie d'ignorer les machines, le vacarme du battement de cœur du petit, les lignes qui tracent ton travail. Impossible. Les contractions s'éloignent puis disparaissent pour un certain temps. C'est drôle l'effet des moniteurs, le sentiment de se faire observer, la rupture de notre bulle. Le travail se fige dès qu'on l'observe. Tu me dis que le prochain accouchement, il sera à la maison, isolé.

L'infirmière revient une demi-heure plus tard pour débrancher les machines. Elle est franche :

- Écoutez, je sais que vous voulez un accouchement naturel et ça, je le respecte. Le problème est que ça pourrait continuer comme ça pour encore très longtemps. Ces contractions sporadiques ne font pas avancer le travail. Tu es dilatée, après toutes ces heures, à seulement cinq centimètres. Ça va t'épuiser et quand viendra le temps du travail actif tu n'auras plus l'énergie qu'il faut pour la poussée. Hier soir, j'ai accompagné le travail d'un jeune couple qui, comme vous, désirait un accouchement naturel. Après plusieurs heures de latence, ils ont accepté de faire rompre les membranes. Ceci a souvent l'effet de relâcher certaines hormones qui peuvent déclencher le travail. La femme a accouché dans les quelques heures qui ont suivi la rupture. C'est une intervention naturelle qui ne fait pas mal, mais ce n'est pas garanti de faire accélérer les choses. Tu ne perds rien à l'essayer.

Ta décision fut rapide. Peu après, le médecin a rompu les membranes. C'est l'ouragan. Deux heures plus tard, c'est déjà le temps de la poussée. À 21h27 notre garçon est dans tes bras.

LE BÂTISSEUR

Juillet 2008

Le bâtisseur, demeure pour moi une personne très énigmatique et mystérieuse. Je vis dans sa maison, dans ses plans, dans ses rêves. Je sens sa présence partout autour de moi. Où a-t-il trouvé le temps pour tout construire cela ? D'après mes recherches, il aurait acheté son terrain, 115 acres au total, d'un dénommé Monsieur Bélair, dans les années 1970. C'était son petit coin de paradis où il venait passer ses vacances et fins de semaine en famille.

Il m'a raconté l'histoire de sa remise, le *shack* comme il l'appelle, lors d'une de nos nombreuses rencontres.

C'était vers la fin des années 1970. Il campait dans une tente de prospecteur, vers la fin de l'automne, au mois de novembre, il me semble. La famille s'est couchée et le lendemain, ils se sont réveillés sous une couche de neige de plus de 30 cm ! Le bâtisseur s'est vite rendu compte que s'il voulait continuer à profiter de son terrain avec la famille, une simple tente en toile ne suffirait plus.

Il s'est mis, dès ce matin-là, à couper des billots de la forêt qui l'entourait pour se construire un chalet, le fameux *shack*. Avec peu de connaissances et encore moins d'expérience en construction, il complète, au printemps suivant, son chalet. Tous les matériaux et les outils de construction devaient être les moins chers possibles. Le revêtement extérieur était fait avec des retailles du moulin local. La fenêtre, il l'a trouvée dans la rue, même les clous étaient recyclés. C'est étonnant que, près de 30 ans plus tard, la structure soit toujours là et qu'elle soit, en apparence du moins, en assez bon état.

- Tu ne voudrais pas perdre le *shack*, me dit-il, c'est parfait pour entreposer tes outils de jardinage et matériaux de construction . Tu sais, j'ai vécu les plus beaux moments de ma vie ici dedans... On passait, en famille, la majorité de nos vacances et de nos temps libres à fêter ici. Nous n'avions pas d'électricité, pas de télévision. On jouait à des jeux de société, on se racontait des histoires, c'était très simple. Là, quelques années plus tard, j'ai reçu par la poste une lettre de la municipalité. Ils avaient fait un survol du terrain et ont pris connaissance de l'existence du *shack*. Comme je n'avais ni plans, ni permis de construction, ils m'obligeaient de le détruire. En plus, ils exigeaient un permis de destruction avant de le mettre à terre ! Imagine ! C'est fou la bureaucratie, hein ? J'ai consulté des amis, des notaires, des architectes et la seule façon de garder le *shack* était de me construire une maison et de m'en servir comme remise. C'est donc pour cette raison, entre autres, que j'ai décidé de construire la maison. Tu peux t'assurer que cette fois là, je l'ai fait comme il le faut !

Aujourd'hui, le toit fait la banane, les murs sont infestés de rongeurs et une odeur d'humidité, de moisissure et 30 ans d'excréments de vermine se dégagent dans les environs... Malgré tout ça, le bâtisseur me rappelle qu'il faut déneiger le toit dès qu'il y a accumulation.

L'ÉCUEIL

Octobre 2008

On se trouve dans le restaurant vietnamien, près de l'école, où l'on a l'habitude de dîner ensemble. C'est une de nos premières rencontres de l'année. Tu prends des nouvelles de mon déménagement, de la maison, de Geneviève. C'est pour ça que j'aime travailler avec toi, on prend toujours d'abord le temps de se parler des choses, de la vie.

- Elle va bien Geneviève, la date prévue de l'accouchement est le 23 décembre. On travaille fort dans la maison pour qu'elle soit prête pour le petit. Sa chambre est à refaire au complet, en commençant par le plancher. Je viens de finir de décaper une belle commode en érable qu'on s'est achetée au Village des Valeurs. C'était un sale

boulot ! Il devait y avoir au moins trois grosses couches de peinture de différentes couleurs. Elle est impeccable maintenant. D'ailleurs, Geneviève l'a déjà remplie de vêtements.

- Et l'atelier, as-tu commencé à y travailler ?

- Non, pas exactement. C'est-à-dire, j'ai fait un premier pas. On a enfin fait un premier ménage de l'espace, sorti les boîtes qui y traînaient depuis le déménagement. Nous aurons chacun notre côté. Ça devrait être correct.

- Hmm, je m'attends à du *travail*, tu sais ?

- Oui, ça s'en vient... Ça me fait penser, je veux te parler de quelque chose qui m'inquiète un peu par rapport à ma recherche. Ça fait un certain temps qu'on voit ma pratique se transformer. Ma matière, mon sujet c'est maintenant le quotidien, l'art de vivre, l'art dans la vie et tout ça. Le piège que je crains est que le sujet prenne plus d'importance que la pratique, que je m'intéresse plus à *vivre* le quotidien qu'à y travailler.

- C'est pour ça que c'est une pratique *du* quotidien, *au* quotidien. Il faut que tu y travailles à tous les jours. C'est toi qui décideras c'est quoi le travail, au juste, mais assure-toi d'en faire à tous les jours et ainsi, il n'y aura pas de piège.

PLANS, TABLE À DESSIN

Juin 2008

Notre déménagement s'est effectué le 28 juin 2008. Tout s'est bien passé, on a eu beaucoup d'aide et la plupart de nos boîtes étaient bien identifiées. L'atelier s'est vite rempli, c'était la pièce fourre-tout pour toutes les boîtes sans destination précise. C'était correct comme ça parce que je n'avais pas l'intention de m'en servir jusqu'à l'automne suivant.

Le lendemain, j'ai pris le temps d'explorer ma nouvelle demeure en profondeur. C'était l'atelier qui m'avait tant interpellé lors de notre première visite. Il est situé au-dessus du garage, la lumière naturelle est bonne, des fenêtres donnent sur la forêt à l'est et une lucarne ouvre sur le sud, le plancher est en prélat. Le bâtisseur l'a conçu pour sa femme, aujourd'hui décédée. Elle était peintre. Ses toiles, d'ailleurs, ornaient tous les murs de la

maison. Après le décès de sa femme, le bâtisseur a utilisé cette pièce, loin des bruits de tous les appareils électroménagers, pour faire sa méditation quotidienne et pour lire.

Les plans de la maison se trouvaient dans l'atelier, sur la table à dessin, au moment du déménagement. Ils étaient en rouleaux, pèle mèle, dans une boîte. Ça m'étonne de la part du bâtisseur, je le croyais plus ordonné que ça. Il y avait des croquis, des originaux sur vélin, des plans pour l'électricité, pour la plomberie, des cartes topographiques... Un jour, je les classerai.

DANS LE SALON, LE CHAUD ET LE FROID

Février 2009

- Daniel, je te fais remarquer que tu as un texte à écrire.

Je vérifiais à ce moment les statistiques de hockey pour la semaine sur Internet. Il paraît que mon équipe de "fantasy hockey" va encore gagner!

- Ouais, mais je vais juste faire la vaisselle qui traîne. Tu sais que c'est tellement plus agréable au réveil, quand on se lève que la cuisine soit propre. Ça démarre bien une journée.

- Je sens une fuite... Fais comme tu veux, c'est TA maîtrise.

Elle a raison, c'est *ma maîtrise*... une maîtrise en quoi déjà?

Avant de laver la vaisselle je vais juste faire un feu, il fait un peu frais dans la maison. Le thermomètre, près de la cuisine, indique 20,5 et celui qui est dans le salon 19,8. Moi, je tolère bien cette température, je porte un chandail et des pantoufles et je bouge mon corps. Geneviève, elle, trouve qu'il fait bien trop froid. C'est normal puisqu'elle doit, aux trois heures environ, se mettre torse nu pour allaiter Elie. Je pars le feu et peu après les thermomètres indiquent 23,4 et 24... J'ôte mon gilet. Ils sont incroyables ces poêles à bois. Le rez-de-chaussée fait 1200pi2 à aire ouverte et j'arrive, avec trois bûches de bois dur

bien sec et quelques allume-feu, à augmenter de quatre degrés la température ambiante et ce, pendant plusieurs heures.

Le bâtisseur brûlait en moyenne six à huit cordes de bois par hiver. Il avait la chance d'être entouré de 115 âres de terrain boisé, composé d'un mélange de conifères et de feuillus, une forêt magnifique, remplie d'arbres centenaires... Une bonne vieille forêt, mais pas trop vieille. Il n'avait qu'à abattre quelques douzaines d'arbres par année et son poêle à bois pouvait chauffer en continu, tout au long de l'hiver. Lorsqu'il a décidé de vendre sa maison, il a subdivisé la forêt et quand nous avons acheté, la forêt était déjà vendue. Heureusement, il nous a laissé du bon bois sec dans la remise, environ huit cordes. Il y a du bouleau, de l'érable, du hêtre et même du chêne... J'adore l'énergie que dégage le chêne.... Chaque fois que j'allume un feu, je remercie le bâtisseur de sa chaleur.

LA VAISSELLE, LENTEMENT

Avril 2009

Je nettoie d'abord les cuves de l'évier, je ne peux pas laver la vaisselle dans un évier qui n'est pas impeccable. Je remplis un côté d'eau chaude, l'autre d'eau froide. J'organise, selon la saleté, la vaisselle à laver. Elie commence à pleurer au moment où je fais tremper les couteaux. J'ai appris que c'est vrai que les bébés ne pleurent pas sans bonne raison, il s'agit de la trouver. C'était, à mon avis, la couche. Geneviève était allongée sur le divan et elle venait tout juste de se fermer les yeux, il est environ 21h00. Je me suis empressé de prendre Elie pour lui changer la couche avant qu'il ne réveille sa mère. C'est profondément gratifiant de comprendre et de combler le besoin d'un nouveau-né, chaque crise évitée est une victoire. Geneviève dort toujours et je dépose Elie dans son parc.

Ça me prend longtemps pour faire n'importe quelle tâche dans la vie et la vaisselle ne fait pas exception. Je frotte et je gratte attentivement chaque article, ensuite je l'inspecte de près. Le reflet doit être parfait avant de passer au suivant. Ça énerve tout le monde.

C'est bien que Geneviève dorme un peu. Depuis le 20 novembre dernier, elle n'a pas dormi plus de trois heures consécutives ; les femmes sont faites fortes! De plus, nous

avons eu une journée assez chargée de travaux ménagers. J'ai enfin complété les rénovations de la chambre des invités. À l'étage, nous avons réaménagé l'espace, décoré les murs et rangé les quelques dernières traînées. Il ne nous reste qu'une pièce à organiser et c'est, curieusement, l'atelier.

J'ai rêvé toute ma vie d'être propriétaire d'une maison avec un espace de travail pour moi. C'était justement les photos de l'atelier qui m'ont incité à visiter la propriété. Ça fait bientôt sept mois que nous habitons ici et je n'ai toujours pas travaillé dans l'atelier ! Il fut un temps où je ne me couchais pas sans avoir dessiné ou peint une bonne partie de la journée.

Où est allée cette énergie quasi inépuisable d'artiste qui m'habitait par le passé? L'art a toujours été une fuite pour moi : une fuite de l'école, de la religion, des responsabilités grandissantes... de l'ennui. Je m'évadais dans le dessin. Maintenant que c'est supposé être mon métier, je trouve sans cesse des moyens de le fuir. De fuir ma pratique. Quelle ironie! Ma pratique ne serait-elle pas plutôt la fuite ? Je devrais peindre ou dessiner, mais je pourrais aussi bien bercer mon garçon, brosser ma chienne, déneiger le toit, décaper des meubles, écouter de la musique, faire la vaisselle ou du jardinage, fendre du bois, parler à ma famille au téléphone... ad infinitum.

Ce n'est pourtant pas ce que je souhaite pour la maîtrise.

Je veux réanimer ma pratique.

On ne répare pas un pneu crevé sans d'abord trouver les fuites, J'en suis rendu là. J'observe, je m'observe. Je constate mes fuites.

Je finis la vaisselle tard, Geneviève dort toujours. Elie, lui, décide qu'il en a eu assez d'être couché dans son parc. Il faut que maman dorme un peu plus, je lui dis. Souvent, il aime être couché sur le dos sur ma poitrine, j'essaye. Je lui flatte le ventre délicatement et au bout de quelques minutes c'est une autre victoire! J'allume la télévision et je trouve *Les Simpsons*. Ça fait vingt ans que c'est diffusé à la télévision, ça fait vingt ans que je fais mes travaux scolaires en les écoutant. Je m'endors devant la télévision, Elie collé contre

moi. Le texte, j'y penserai avant de m'endormir dans le lit tout à l'heure. Je l'écrirai demain matin. J'ai encore le temps.

Elie réclame maintenant le sein, c'est l'heure du boire. Je profite de ce moment pour préparer son lit, sortir la chienne pour un dernier pipi, me brosser mes dents et me coucher. Je réfléchis au texte alors que mes yeux combattent le sommeil. Geneviève rentre dans le lit peu après et se colle contre moi... érection instantanée. On fait l'amour et je m'endors.

CHIENDENT

Mai 2009

Je suis à l'heure pour notre rendez-vous, à ton bureau. Nos dernières rencontres ont été très productives. Je te livrais des chroniques en bande dessinée, je te montrais des photos et vidéos de mon quotidien, ça te plaisait. Pour aujourd'hui, tu voulais un texte. Je t'avoue, dès que je suis rentré dans ton bureau, que je n'ai rien à te donner.

- Non, non, non... Je te vois venir, toi, Daniel Michaud ! Je te vois venir à cent milles lieues. Je sais que tu as l'habitude de travailler à la dernière minute, de fuir jusqu'à ce que tu ne puisses plus, de travailler sous pression. Mais là, ça ne se passera pas comme ça ! Cette méthode de travail est des plus insidieuses qui soit. Elle étouffe. Tu ne le vois pas venir, et un jour ça fini par tout tuer ; ta pratique, tes amitiés, ta famille... ta vie ! Méfie-toi mon jeune, et surtout mets-toi à l'œuvre ! Cette maîtrise, ce texte ne se fera pas à la dernière minute, crois-moi !

Je t'écoute parler et je pense au chiendent que j'arrache dans mon jardin depuis près d'une semaine. Le chiendent doit être la mauvaise herbe la plus insidieuse qu'il soit. Il a l'air si insignifiant, si innocent ; des petites touffes d'herbe qui s'approchent lentement dans le jardin. C'est seulement en le déterrants que j'ai saisi sa stratégie. C'est une espèce invasive, colonisatrice qui entoure la plante qu'elle veut étouffer. Lorsqu'il a suffisamment de force, il envoie de nombreux rhizomes dans le cœur même de la motte de racines de la victime. Avec le temps, le chiendent réussit à tuer

même les vivaces les plus vigoureuses dans le jardin. Une fois établi, c'est presque impossible de l'éliminer.

Il faut que je pense de faire une BD sur mon chiendent ; fatigue, paresse, fuite...

LA VISITE INATTENDUE

Septembre 2009

Il est assez tôt, vers 9h00 quand je vois arriver la voiture du bâtisseur chez nous. Je buvais alors mon café en lisant une revue, Geneviève allaitait Elie au salon. Il ne vient pas vers la maison, mais se dirige plutôt vers le squelette de son *shack*, une structure qui a servi de plancher de danse et de bar lors de notre fête de mariage le 1^{er} août passé. J'ai trouvé, lors de la démolition partielle de la remise, une poutre sur laquelle est inscrit : « Famille Cottier, 1980 ». Je la lui ai montrée pendant la fête et il m'a confié qu'il n'avait aucun souvenir d'avoir gravé cette inscription. Il était ému et un peu bouleversé de voir son *shack*, tant aimé, en voie de disparition.

-Je sais que c'était le temps de le détruire. Les écureuils y habitent depuis des années et ils rongent les murs et tout ce qui est entreposé. Eh bien ! Je suis là parce que j'aimerais que tu me prennes en photo à côté de l'inscription. Je veux montrer ça à mes enfants.

Après les photos, il me raconte à nouveau l'histoire du *shack*. Ça doit être la troisième fois que je l'entends, mais j'aime l'écouter. Les détails sont identiques d'une fois à l'autre.

Je lui demande comment il aime vivre dans sa nouvelle maison, à Mascouche.

-C'est très bien, la vie calme, quoi. On se lève le matin, on a le temps de se prendre un café, lire nos revues, tranquilles... Tout le contraire de la vie ici ! Ici, je me levais et j'avais à peine le temps de déjeuner avant de me lancer dans les travaux. Il y a toujours du travail à faire : préparer le bois pour l'hiver, déneiger le terrain, s'occuper du jardin, tailler les arbres... Ça me manque tout ça, mais je ne pouvais plus suivre. Je suis trop

vieux pour continuer à ce rythme-là. Toi, tu es jeune. Tu devrais avoir amplement l'énergie pour faire vivre le terrain. Le secret, c'est d'en faire à tous les jours.

L'ENLUMINURE

Le vendredi 13 mars 2009

Tu m'envoies un courriel dans lequel tu me suggères quelques ouvrages qui pourraient m'intéresser pour ma recherche : *Essays on the blurring of art and life* de Allan Kaprow, *L'art comme expérience* de John Dewey. Je vais à la bibliothèque avec cette liste de livres et aucun d'eux n'est disponible, de plus ils sont réservés pour les prochains mois.

Je vais à la librairie de livres usagés près de l'école pour voir si, par chance, je pourrais trouver un de ces ouvrages à vendre. Hélas, non. J'achète, par contre, un livre qui s'est avéré fort utile: *Solutions pratiques @ 4000 problèmes quotidiens* de la Sélection du Reader's Digest. Ce sont d'abord les illustrations qui me séduisent ; des milliers de petits dessins impeccables de problèmes et de solutions du quotidien. C'est un vrai travail de moine moderne. Des moines qui savent vivre et dessiner.

LA VAISSELLE, ENCORE

Le vendredi 29 janvier 2009

C'est l'après-midi, il est environ 14h00. Elie dort depuis une heure et demie, on a fini de dîner et c'est le temps de laver la vaisselle. Je suis à l'étage, à l'ordinateur, sur le site d'Emploi Québec. Je vérifie les postes disponibles à temps partiel dans ma région, pas question de travailler à temps plein, j'ai une maîtrise à terminer ! Geneviève m'appelle : « J'apprécierais de l'aide avec la vaisselle, ici ! ». Sa voix tremble un peu. Je descends les marches, prends un linge et commence à essuyer la vaisselle qui m'attend près de l'évier. Elle a les yeux pleins d'eau. Je sais que c'est à moi d'initier la conversation.

- Est-ce que tu veux me parler ou on continue en silence ?

Après quelques longues secondes... « Je *veux* te parler, mais j'ai peur de ta réaction. Toutes ces choses, je les ai déjà dites, mais tu as toujours une réponse à tout, toujours la bonne excuse. Je ne sais pas si tu m'écoutes vraiment. »

Bon. Je comprends que c'est sérieux. Je *dois* être disponible. Il faut que j'écoute, que je la laisse parler.

Elle ose:

- Daniel, c'est ta maîtrise... Tu m'as dit que tu prenais la semaine qui suivait mon retour à la maison pour te reposer, te ressourcer et que la semaine suivante tu t'y mettais à fond. Ça fait déjà quelques semaines et je ne t'ai pas vu travailler. Du tout. Le temps avance, mais toi, tu es figé. Ça va prendre quoi pour que tu la travailles, ta maîtrise? Ça me frustre tellement que tu prennes le temps de lire tes livres, d'écouter ta musique, de planifier ton jardin, de rêver à l'aménagement du terrain, de pratiquer ton élan de GOLF, de passer d'innombrables heures à l'ordinateur alors que ton job c'est ta maîtrise ! Là, je te vois venir. Tu vas me répondre que ces choses s'insèrent dans ton travail, c'est le quotidien ta recherche, ta pratique. C'est bien beau tout ça, mais *merde*, quand est-ce que tu vas le faire le travail, le *vrai travail*? Qu'est-ce que ça va prendre pour t'y mettre à fond ?

Ouf ! Ça m'assomme et je prends quelques instants avant de répondre.

- C'est difficile. C'est même très difficile. Je pensais avoir l'idée, le sujet de ma maîtrise bien déterminé. Je travaillais en peinture et en son. Je voulais expérimenter le déphasage, l'évanouissement, l'effacement... C'était clair. Ensuite, ensemble, avec ma directrice, ça a changé pour une pratique du quotidien : L'art de vivre et l'art dans la vie. Elle me voyait plonger dans tous ces nouveaux intérêts : la maison, le jardin, Elie, à la limite les tâches ménagères, bref toutes les activités qui ont pris la place de la peinture. On a trouvé une façon d'en créer un début de recherche, depuis mon quotidien, et c'est ça que je souhaitais. M. m'a fait réaliser l'importance du quotidien dans ma recherche actuelle, une façon d'insérer la pratique dans la vie et vice-versa. Mon bout du contrat, c'est d'en témoigner, fournir de la matière. C'est si simple : vivre et ensuite en parler, le dessiner. Je m'en veux tellement de ne pas assez fournir jusqu'à maintenant. Tous les jours, j'angoisse de ne pas aller dans l'atelier, de ne pas travailler. La nuit, je rêve de mon inertie. Le matin, je traîne autour de la maison pour éviter le travail, le vrai travail. Je sens

une pression qui augmente autour de moi et je la fais. Entre temps, les mouches s'accablent par terre.

Il faut que j'arrête de me dire que demain ça ira mieux et que, enfin, je travaillerai. Il faut que je commence à écrire aujourd'hui. Maintenant.

LE HÉROS

Le Dimanche 23 août 2009

Mon « histoire » a besoin d'un héros. Où est-il ?

LA PARESSE

Le mardi 25 août 2009

Chiendent....

TANTALE

Juillet 2010

Geneviève est installée dans la chaise berçante, dans la chambre d'Elie. Elle essaie de le bercer avant le dodo, mais enceinte de huit mois, il ne peut plus s'asseoir sur elle. Il circule dans sa chambre avec doudou dans ses bras et ne semble pas prêt à se coucher bientôt. Je suis à l'ordinateur et j'entends qu'elle a de la difficulté à le mettre au lit. Je vais offrir mon aide. Geneviève ne me regarde pas, son regard est fixé sur la fenêtre.

- Laisse-moi ta place, je le bercerai un peu avant de le mettre au lit.

Elle ne me répond pas, la tension augmente d'un cran. J'attends quelques secondes avant de me répéter, même si je sais qu'elle m'a bien compris la première fois.

- C'est correct, Daniel, ça va aller ici. Toi, va travailler ta maîtrise. Tu pourrais y aller pour deux heures *ininterrompues*. Il me semble que tu pourrais l'avancer un peu pendant ce temps là, non ?

- Tu ne comprends pas. Même si je rentrais dans l'atelier, je *sais* que je n'avancerai pas. Je tourne en rond là-dedans. Tant qu'à perdre mon temps, je préfère t'aider ici, faire du ménage, n'importe quoi.

Il y a un long moment de silence. Elle est fâchée, ça paraît dans ce qu'elle dégage. Elie continue à papillonner, il est tellement heureux cet enfant.

- MERDE DANIEL ! Je ne sais pas si tu vois le temps filer, c'est déjà le mois de juillet. Moi je vois tout ce que tu dois faire pour finir ta maîtrise, tout ce qu'on a à préparer pour le bébé... Tu sais que j'accouche, *au plus tard*, dans un mois ! Après ça, je t'assure que tu n'auras vraiment plus le temps de travailler ! Te rends-tu compte ?! Puis je te jure qu'après l'accouchement, je n'aurai ni le temps, ni l'énergie, ni l'envie de t'aider, de corriger des textes. Tu m'entends ?!

C'est la première fois qu'on se dispute devant Elie comme ça. Il nous regarde, les deux, et nous apporte tour à tour des toutous. J'interprète ça comme un geste de paix, comme s'il se prenait pour un médiateur.

- Tu as raison, je ne vois pas le temps filer. Je suis totalement paralysé, incapable d'avancer. Tu ne comprendras jamais. C'est facile pour toi. Tu as choisi un métier, tu es enseignante. Tu as fait des études pour ça, tu as fait tes stages, tu as un poste permanent et tout ça te plaît. Le matin, tu sais ce que tu dois faire et tu avances. Je t'envie d'avoir autant d'assurance. Ça m'emmerde de déambuler autant, de ne pas savoir où je m'en vais, puis peut-être c'est ça ma recherche. Je ne le sais plus, je ne sais plus par où commencer.

- Bien vas-y dans l'atelier, dis-toi que tu as à finir ton *texte* puis travaille putain ! Tous les jours, je te vois dans tes fleurs, dans tes arbres, dans tes constructions. Tu es un as de la

fuite ! Saches qu'il n'y a pas juste toi qui fuis, mais le temps aussi ! Le *temps* ! Des centaines et des centaines d'heures ! Si tu t'y mettais à tous les jours, je suis certaine que tu y arriverais.

Je m'assois par terre. Je suis... neutralisé.

- Je suis Tantale.

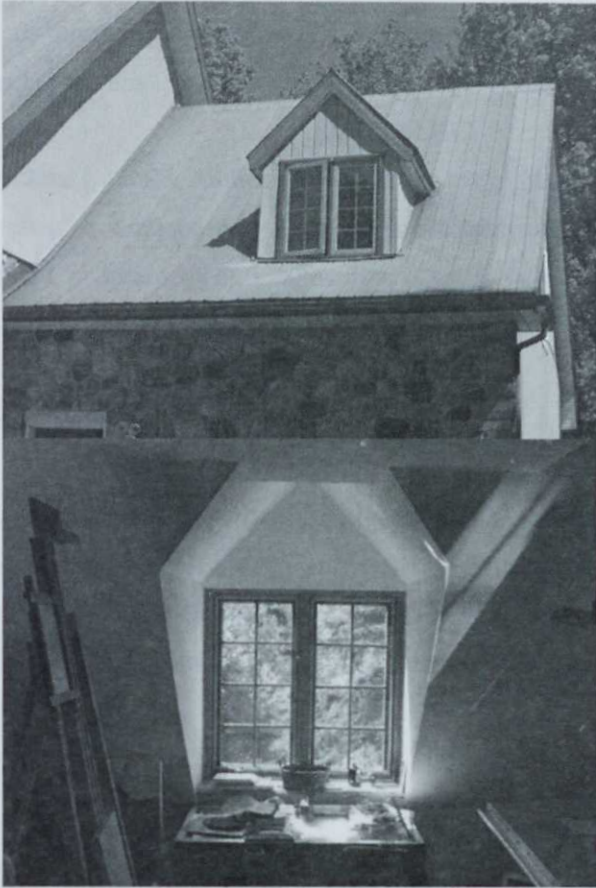
- Hein ? De quoi tu parles ?

Elie nous livre encore de ses toutous, cadeaux de la paix.

- Tantale, c'est le fils de Zeus. Sa punition, parce qu'il était un mauvais garçon, a été d'être immergé jusqu'au cou dans un lac et ce, pour l'éternité. Il souffre d'une faim et d'une soif insatiables. Une branche d'un arbre fruitier regorgeant de fruits mûrs lui pend au-dessus de la tête, mais chaque fois qu'il essaye d'en saisir, la branche est écartée par le vent. Quand il se penche pour boire de l'eau, celle-ci se retire. Comme si cette punition n'est pas suffisante, il y a aussi un immense rocher qui tient en équilibre au-dessus de lui. Ce dernier risque de tomber et de l'écraser à n'importe quel moment.

- Je ne comprends pas, en quoi tu te sens comme lui ?

- Tu vois, c'est le bonheur pour moi de travailler dehors, mais je n'ai jamais l'esprit tranquille. Je regarde vers la maison et tout ce que je vois c'est l'atelier. Je me sens coupable de ne pas y être, de ne pas avancer mes trucs. Quand je suis dans l'atelier, en revanche, je regarde par la fenêtre et je vois tout ce que j'ai à faire dehors, le terrain m'appelle. Je tourne en rond. La matière de ma recherche, le quotidien, mon quotidien, ne se trouve pas dans l'atelier, c'est ailleurs. Je suis Tantale. Je suis Tantale, mais sans le rocher.



LA MITAINE

Le mardi 9 novembre 2010

Nous partons. Direction : l'atelier.

Chemin faisant, nous discutons du déroulement de l'exposition, de la soutenance à venir. Je dois me préparer car ce sera très rigoureux.

Nous arrivons au village à 12h05. Au lieu de tourner sur le chemin Saint- Alphonse, pour nous rendre à l'atelier, je continue tout droit sur la rue Metcalfe. Je veux lui montrer l'endroit où se tiendra, prochainement, l'exposition. C'est la salle paroissiale de l'église anglicane.

- C'est une belle mitaine!

Elle m'explique que dans les petits villages du Québec, il y avait souvent des *meeting houses*, comme des chapelles protestantes, qui servaient de lieu de rassemblements et de rencontres. En Québécois, le terme *meeting* est devenu mitaine. Cette idée de rassemblement et de rencontre autour du travail d'un artiste, d'exposer dans une mitaine, me plaît.

LES LEÇONS INCOMPRISES

This exercise is to be considered as 'homework.' It is not included in the schedule proper because you are expected to practice it every day even though you may go to class only once or twice a week... No other exercise in the book is more important than this one. These compositions do not have to be right. They can be *all wrong*. THE IMPORTANT THING IS TO DO THEM – three hundred and sixty-five of them between today and this date next year.

Kimon Nicolaidis, 1941, p.53

J'ai souvent l'impression, chemin faisant, que la vie essaie de me livrer d'importantes leçons que je ne saisis pas tout le temps, que je n'arrive pas à intérioriser. Les messages me parviennent de partout autour de moi, tout le monde semble les comprendre et les vivre. Moi, je n'y arrive pas.

J'ai choisi de raconter ici quelques-unes des plus importantes de ces leçons incomprises livrées par certains personnages de mon entourage, de mon quotidien, de ma chronique.

MICHEL

J'ai rencontré mon voisin, Michel, près d'un an après notre déménagement. Les autres voisins nous avaient dit qu'il était très vieux et qu'il souffrait de la maladie de parkinson et je n'osais pas me présenter chez lui sans m'annoncer. Un jour, un chien errant, un énorme chien, est venu sur mon terrain. Je me suis armé d'un bâton de golf pour le chasser avant qu'il ne détruise mes plates-bandes de fleurs. Il a vite compris et est passé chez le voisin, où je l'ai suivi.

Là, je suis accueilli par un vieil homme, octogénaire. Il est dans son potager et chicane son chien, Lupa, puis l'envoie dans l'enclos d'où il s'est échappé.

- C'est un bon chien Lupa. Il est gros, mais il ne faut pas le craindre. Toi tu es mon nouveau voisin, non ? Il est à peu près temps que tu viennes te présenter ! Moi, c'est Michel.

Son accent italien me charme. Il m'invite dans sa maison où il m'offre une cigarette et un café. Je ne suis pas fumeur, mais, dans ce contexte, ça me semble approprié. En italien, il commande à sa femme un café qu'elle nous apporte quelques minutes plus tard.

J'apprends qu'il a été maçon toute sa vie et qu'il habite cette maison depuis près de trente ans. Il l'a construite en pierre et en briques, « à l'épreuve du séisme et du feu ! » comme il me le répète souvent. Il me demande quel est mon métier. Je lui dis que je suis artiste, peintre et dessinateur, mais que j'ai déjà été paysagiste et que ma spécialité était la pierre naturelle. Je construisais des murets, des patios et des rocailles. Je lui dis que je suis actuellement aux études, que je fais une maîtrise en arts, à l'UQÀM..

- Je connais bien l'UQÀM, me dit-il.

- Ah oui ?! Tu as suivi des cours là ?

- Mais non, je suis un homme de métier ! C'est moi qui l'ai construite, l'UQÀM. J'ai passé des années comme contremaître sur ce chantier, on y a posé plus de 100 000 blocs de béton et une quantité incalculable de briques. Ça a été un des beaux chantiers de ma vie... Tu sais, sur la rue Saint-Denis, il y a des poutres de soutènement, tout en angle. C'est moi, mon équipe qui a construit ça. Ça ne paraît pas pour vous, mais ça représente des milliers d'heures de calculs et de travail. C'est parfait.

Je ne dis rien, on continue à fumer nos cigarettes et à boire nos cafés. Je devrais être au travail, moi, dans l'atelier. Je me sens insignifiant.

- Mais comment vous faites, Michel ? Par où vous commencez un chantier pareil, d'où vient la force pour le mener jusqu'au bout ?

- C'est simple. On se lève le matin et on travaille. C'est tout. À tous les jours, c'est ça. Tu sais ce que tu as à faire, tu poses des rangées de briques et un jour c'est un mur. Il n'y a pas de secret.

RENÉE

Je commence à fréquenter le cercle de dames qui font de la courtopointe le mercredi soir dans le village. Elles se rencontrent dans le bureau d'une agente immobilière bien connue dans la région. J'ai toujours apprécié les courtopointes et ça me semblait l'occasion parfaite d'apprendre un nouvel art et de connaître davantage ma communauté. Je me présente, avec ma voisine, pour la première fois au mois d'octobre 2009. Je n'ai aucun tissu, ni aiguille, ni fil, ni projet. Il y a une douzaine de dames présentes, toutes dans la soixantaine. Je suis un vrai intrus. Je me présente et leur demande si l'une d'entre elles accepterait de m'enseigner la courtopointe, sans machine. C'est alors que la dame assise à mes côtés me dit :

- Ça tombe bien ! Je n'ai pas mon projet avec moi ce soir, je suis juste venue pour jaser avec mes amies. Je m'appelle Renée et tu es bien chanceux. J'offre des cours de courtopointes faites à la main, à Joliette. Tu seras mon premier étudiant homme, ça sera intéressant.

Ma voisine me donne du tissu, une autre dame une aiguille et du fil. On commence au tout début. Elle m'enseigne comment on choisit les tissus, comment on enfile le fil dans l'aiguille, comment on fait le nœud de la couturière et enfin comment coudre à la main. J'apprends, généralement, ce genre de système très rapidement, et ceci ne fait pas exception. Ça me plaît dès le début : les couleurs, les textures, la minutie, la délicatesse, la répétition. C'est comme une méditation active. Une fuite parfaite. Renée me surveille du coin de son œil et me félicite lorsqu'il est le temps de partir.

- Ce que tu dois travailler maintenant c'est la *constance*. Il faut piquer le tissu *régulièrement*, trouver le *rythme*. C'est ça qui fait la force du truc.

Elle m'annonce qu'elle ne sera pas là la semaine suivante, mais qu'elle amènera, sans faute, son projet dans deux semaines pour nous le montrer.

Deux semaines plus tard j'arrive avec mon projet : une vingtaine de carreaux cousus ensemble, en triangle. J'y ai travaillé à tous les jours. Ma technique et ma rapidité surtout se sont nettement améliorées. Les dames sont toujours un peu gênées par ma présence,

elles se parlent entre autres de recettes de tartes aux pommes et de funérailles locales. C'est très cliché. Renée arrive en retard, il est presque 20h. Elle s'assoit à mes côtés et me dit qu'elle est « agréablement surprise » de me voir là. Je lui montre mon travail et elle me félicite de nouveau.

- Ça paraît que tu y as beaucoup travaillé, as-tu juste ça à faire ?

Tout le monde rit, moi, j'ai un peu honte. Elle sort de son sac quelques boîtes et un début de courtepointe. Elle m'explique que le motif de son projet s'appelle « the insanity quilt » et que le projet, une fois terminé, sera composé de plus de 10 000 pièces, des minuscules hexagones de la grosseur d'un timbre, tous cousus à la main. Ça fait presque deux ans qu'elle y travaille et elle estime en avoir pour au moins encore les trois prochaines années. Elle me montre ce qu'elle a assemblé jusque là. C'est sublime, ça me fait penser à une peinture de Christian Tisari. Je lui demande où elle trouve le temps de se consacrer à un tel projet. En plus d'enseigner la courtepointe, elle est mère de famille et directrice adjointe d'une école secondaire.

- Tu vois cette boîte ? Elle est toute petite, mais elle contient tous ce qu'il me faut pour travailler. Elle est toujours avec moi, partout où je vais. Quand j'ai quelques minutes de libres, j'y travaille. C'est ça la clé : j'en fais à tous les jours, même quand je n'en ai pas envie. Une fois le travail entamé, c'est toujours plus facile de continuer.

MICHEL II

Le voisin est venu nous porter des légumes frais du jardin. C'est un panier rempli de haricots, betteraves, patates et fines herbes. Il sait que je n'ai pas de potager, pour l'instant, et il veut partager son amour du jardinage avec son jeune voisin. Il arrive en voiture et me demande comment vont les choses avec le petit.

- Ça va assez bien, dans l'ensemble. Il dort, habituellement, au moins onze heures par nuit et souvent plus. Ces temps-ci, par contre, il perce ses dents et toute la famille s'en ressent ! On doit le consoler plusieurs fois par nuit, c'est assez épuisant.

- Tu gardes (sic) un journal de ça, j'espère !

- Non, c'est plus Geneviève qui s'occupe de ça et franchement elle n'y est pas très assidue.

- C'est important le journal Daniel ! Moi j'en tiens un depuis plus de cinquante ans ! À tous les jours, j'écris ce que j'ai fait, qui j'ai vu, tu sais ce genre de truc. C'est bon pour la mémoire, ça m'aide à me rappeler toutes sortes d'affaires. C'est très important ! Aujourd'hui, je vais écrire que je suis venu te voir, que je t'ai donné des légumes frais et que ton fils perce ses dents.

- Alors tu pourrais rentrer chez toi et trouver la date précise où on s'est rencontré pour la première fois ?

- Ben oui ! Tu es venu reconduire Lupa à la maison avec un bâton de golf ! Tu vois, je m'en souviens très bien. Si tu veux la date exacte tu m'appelleras, elle est dans mon journal.

MARC

Je me souviens bien de la première fois où mon frère Marc m'a parlé de son dernier projet de bande dessinée. Il habitait Paris et moi, je venais de commencer ma première année de maîtrise. Nous avons toujours collaboré dans nos projets artistiques.

- J'ai enfin trouvé une idée pour une histoire, *mon* histoire. Sincèrement, je me vois la dessiner pour un bon moment, le reste de ma vie, peut être, s'il y a de l'intérêt, bien entendu.

- Allez, raconte ! Je veux en faire partie...

- Tu ne peux pas. C'est justement une histoire d'émancipation. C'est pour me libérer de toi, entre autres.

- Je ne comprends pas, pourquoi tu voudrais « te libérer » de moi ? On a *toujours* travaillé ensemble et le résultat en est toujours plus fort, non ?

- Ça se peut bien, mais je n'ai plus le temps pour ça. Je n'ai plus le temps de t'attendre, de toujours attendre la dernière minute après tes trucs alors que moi, j'assume. En plus, tu viens de commencer une maîtrise que tu finiras en quoi, deux ou trois ans ? Cette fois-ci, je vole tout seul, de mes propres ailes.

Marc est un père au foyer à temps complet qui élève deux enfants. On se parle souvent, à tous les jours au moins, au téléphone. Je sais qu'il ne faut pas l'appeler en fin de soirée, lorsque les enfants sont couchés, parce qu'il est invariablement dans son atelier. En trois ans de travail, il a réussi à compléter son premier tome d'une histoire qui, je le souhaite, continuera pour le reste de sa vie.

ROSE-MARIE

Pour la naissance de son premier petit-fils, ma mère s'est initiée au crochet. Il y a de ça près de quatre ans. Depuis, elle a crochété près d'une vingtaine de couvertures qu'elle offre en cadeau dans son entourage. Chaque pièce prend entre 50 et 100 heures de travail. Elle ne comptabilise pas exactement le temps qu'elle y investit. Elle est venue chez nous pour la naissance de notre deuxième fils, au mois de juillet 2010. Francis est né le 6 août et sa couverture de grand-maman est verte et blanche. Ma mère avait déjà commencé à crocheter une nouvelle pièce avant de se rendre chez nous et elle l'a apportée pour l'avancer dans ses moments libres. Je lui ai demandé, un soir qu'elle y travaillait, à qui elle comptait donner sa dernière création.

- Je ne sais pas encore, je n'ai pas d'idées.

Totalement concentrée sur son crochet, elle enchaîne:

- C'est bizarre, cette affaire. Je trouve ça tellement long, tellement laborieux quand je ne sais pas pour qui je le fais. On dirait que je n'ai pas le goût de continuer puis ça prend toute ma volonté pour que je m'y mette. C'est comme pédaler dans la boue ! Mais du moment que je sais à qui je veux l'offrir, ça me donne un but. Je sais pour qui je dois travailler et, là, ça coule comme sans effort. Ce n'est plus pénible de m'y mettre. C'est même le contraire, ça redevient intéressant, même si le projet n'a pas changé.

Elle choisit, durant les jours suivants l'accouchement, d'offrir la couverture à la mère de Geneviève, puis elle la termine en quatre jours seulement avant de retourner chez elle en Alberta.

MICHEL III

Ça fait maintenant plus de cinq semaines que Michel est à l'hôpital et je retourne le visiter. La convalescence est pénible. Il ne mange plus depuis trois ou quatre jours. Les visites se font rares. Je rentre dans la chambre. Il dort. Je l'observe pendant plusieurs minutes. Il se réveille et s'étonne de ma présence. Les draps recouvrant son corps révèlent une forme squelettique. Je ne le reconnais presque pas. Sur sa table de chevet, quelques journaux, des revues en italien, sa trousse de toilette.

Heureusement, Michel est lucide aujourd'hui. Il veut que je lui parle de sa maison et de son terrain que je surveille en son absence.

Il me passe un livre en cuir qu'il garde sur son lit. C'est le journal dont il m'a déjà parlé.

Un agenda de l'an 2011. Il y a assez de place pour écrire quelques petites phrases par jour. Je vois qu'on est allés prendre un café chez lui le 4 janvier : « Visite de la famille Michaud ». Ce n'est pas plus compliqué que ça. Une ou deux phrases au quotidien pour se rappeler de tout. Rien de plus simple. Ça m'émeut de suivre son passage du temps jusqu'à l'hôpital. À tous les jours, il y a une entrée. Ensuite, c'est le déclin : journées blanches suivies de gribouillis illisibles, puis plus rien.

Avant de le quitter, je lui demande s'il aimerait que j'inscrive que je suis passé lui rendre visite aujourd'hui. Il me regarde, en souriant, et me dit : « S'il vous plaît. »

Dimanche 13 février 2011

« Visite de mon voisin et ami Daniel. »

LES FAUX DÉPARTS

You must have FAITH in yourself and these methods. Then results will more than satisfy you. And you must have PERSISTENCE. Please remember that weak, spasmodic efforts will get you nowhere.

Charles Atlas, 1929, leçon 1, p.1

Mon parcours a été balisé d'un nombre important d'actes manqués qui, avec le recul, ressemblent à des fuites. Je me persuadais que chacun de ces gestes était le début du travail actif, que j'avais enfin trouvé *la stratégie* qui initierait désormais le travail au quotidien. Hélas, non. J'ai choisi, pour cette raison, de les appeler les faux départs.

J'ai l'intention d'énumérer, de nommer et de décrire ici, par ordre chronologique, les faux départs les plus importants qui ont accompagné ce projet.

PREMIER FAUX DÉPART : Le sujet de recherche - Mai 2008

Mon premier sujet de recherche est accepté après quelques modifications : « L'effacement, le brouillage et le déphasage comme stratégies de distanciation et de neutralisation du sens dans une pratique multidisciplinaire de la peinture ».

Je ne pouvais pas anticiper, au moment où j'ai formulé mon premier sujet de recherche, la direction que prendrait ma vie et par conséquent, ma recherche. C'est ainsi que j'ai choisi, avec l'avis de ma directrice, de suivre mes intérêts grandissants du quotidien et d'en observer l'effet sur ma pratique. C'est le début de la chronique. Je trouve, dans les mois qui suivent, que lorsqu'on a une pratique multidisciplinaire de la chronique et du quotidien, tout bouge tout le temps, y compris le sujet. Est-il possible de complètement changer le sujet de recherche lorsque ce dernier a déjà été approuvé par l'institution ? J'imagine que oui, mais ça doit d'abord être approuvé par un comité, ou sous-comité, ou encore sous-sous-comité.

Mon nouveau sujet : « Le mal de l'atelier : la fuite, la paresse et autres chiendents du quotidien dans une pratique multidisciplinaire de la chronique et de la bande dessinée », est approuvé par le sous-comité de la maîtrise à la fin du mois d'août 2010, quelques semaines, seulement, avant le dépôt officiel du texte d'accompagnement.

DEUXIÈME FAUX DÉPART : Le journal de bord - Octobre 2008

Ma directrice me demande, en début de recherche, un journal de bord avec les dates inscrites pour vérifier l'évolution du travail. Elle m'encourage d'écrire n'importe quoi. Tant qu'il y a de la matière du quotidien, ça pourrait s'avérer utile. Je n'ai jamais réussi, de toute ma vie, à tenir un journal. J'abandonne avant même de commencer. Il n'est pas question pour moi de faire une maîtrise en *journal intime*, je me dis.

TROISIÈME FAUX DÉPART : Mon carnet journal - Février 2009

Je décide de faire un dessin à tous les jours. Ça, au moins, je l'ai déjà fait et c'était pendant les temps les plus productifs de ma vie. Je commence dans mon carnet et, entre les changements de couches et les pleurs, réussis à y tenir quelques jours seulement.

QUATRIÈME FAUX DÉPART : Le chrono - Mars 2009

J'achète un nouvel outil pour m'aider dans mon travail. C'est un petit chronomètre. Je me dis que si je vois le temps s'écouler, de 60 minutes à zéro, ça me motivera davantage à me mettre à l'œuvre. Ça fonctionne... pour moins qu'une semaine. J'arrête parce que mon carnet est rempli et je dois m'en acheter un neuf la prochaine fois que je serai à Montréal.

Le chronomètre a changé de fonction quelques fois depuis ce faux départ. Je m'en suis servi : pour la médiation, pour des exercices sur un trampoline, pour la cuisson. Aujourd'hui, je m'en sers pour me réveiller de la sieste dans l'atelier.

CINQUIÈME FAUX DÉPART : Carnet frais, air frais - Avril 2009

Début d'un nouveau carnet, là je m'y mets pour de vrai ! Début d'une chronique en BD qui tient le coup un certain temps, il y a des très belles pages qui me serviront dans le mémoire, j'en suis certain. Je n'inscris pas les dates de mes entrées. C'est peut être pour me cacher le fait que je n'y dessine pas à tous les jours. Je travaille dans l'atelier pour la première fois.

Je relis les planches de la chronique au moment de l'assemblage du texte et je me rends compte qu'il n'y a que quelques dessins, quelques petits extraits parmi plus de trente pages de travail qui figureront dans le mémoire. Je suis content de ne pas y avoir consacré plus de temps.

SIXIÈME FAUX DÉPART : Aveux, constats - Août 2009

Je décide d'écrire la date dans mes chroniques. Je ne le cacherai plus, ce n'est pas et n'a jamais été une chronique *au* quotidien. J'observe les dates : le 17 août, le 19 août, le 21 août, le 30 août, le 1^{er} septembre, le 23 septembre... J'ai de la difficulté à enfiler deux jours consécutifs dans la chronique alors je commence à fausser les dates. J'en inscris dans le futur, dans le passé, mais plus au présent. C'est une stratégie enfantine.

La date inscrite sur le dernier dessin est le 6 juin 2010, je ne sais pas quand je l'ai dessiné au juste

SEPTIÈME FAUX DÉPART : La courtepoinTE - Octobre 2009

Je cherche quelque chose, une activité, n'importe quoi, que je peux faire à *tous les jours*. Je me connais assez bien pour savoir que cela ne doit avoir aucun rapport avec la maîtrise, ni ma pratique, ni de l'art. Ça doit être une pure fuite. Je commence à fréquenter le cercle de dames qui font de la courtepoinTE au village. C'est l'activité parfaite pour moi et j'y travaille à tous les jours pendant plus d'un mois. Les dames me trouvent... curieux, disons un intrus. Après plusieurs semaines de rencontres hebdomadaires, elles se sentent

un peu moins mal à l'aise en ma présence et elles constatent mon aptitude naturelle avec cette matière. J'ai presque fini l'assemblage lorsque je montre ma courtepoinette à ma directrice. Elle *adore* ça et me dit que ça pourrait faire partie de mon exposition. Elle plie délicatement les pièces sur son bureau et les range dans ma serviette en cuir.

Je n'y ai plus touché depuis. La serviette reste, jusqu'à ce jour, dans l'atelier près de la table à dessin.

HUITIÈME FAUX DÉPART : Le repos épuisant - Décembre 2009

Geneviève est enceinte et est de retour à la maison en retrait préventif. Elle enseigne aux enfants avec des troubles graves de comportement. En temps normal, elle est retirée de son milieu de travail après trois mois de grossesse. Cette année, par contre, il y a le danger d'une pandémie : la grippe A H1N1. Elle est retirée dès qu'on apprend qu'elle est enceinte. C'est enfin le temps de m'y mettre, à temps complet, dans l'atelier. Je vais juste me reposer, reprendre mes forces, pour une semaine. Après ça... le travail.

Je me suis amplement reposé durant cette période et, paradoxalement, plus je me reposais plus je me sentais épuisé. Je dormais n'importe où, à n'importe quel moment. Mon sommeil était d'un noir total et qu'importe le nombre d'heures de repos, je n'arrivais pas à surmonter ma stupeur. J'en ai parlé à mon médecin de famille et il m'a prescrit une analyse sanguine. Je devais, le lendemain de mon rendez vous, me présenter à la clinique pour faire une prise de sang. Je ne suis pas allé.

NEUVIÈME FAUX DÉPART : L'intervenant - Février 2010

Je commence un nouvel emploi, je suis intervenant dans une maison de transition pour les enfants ayant un trouble envahissant du développement (TED). C'est l'emploi parfait pour moi, pour le moment, car c'est à quelques minutes de marche de la maison et je travaille trois jours par semaine. Cela me permet de consacrer les autres jours à ma recherche pendant que Geneviève s'occupe du petit. Mes patronnes ont de la difficulté à combler les quarts de travail et puis, graduellement, j'accepte de travailler de plus en plus,

j'ajoute des journées au détriment de la « recherche ». C'est aussi bien, je me dis, ma directrice est en congé sabbatique, comme ça je ne la dérangerai pas.

Mon horaire s'est éventuellement stabilisé : trois jours par semaine et aussi les nuits de fins de semaines. J'aime bien travailler de nuit, je peux avancer mes propres projets si les enfants dorment bien. C'est, d'ailleurs, ce que je fais en ce moment. Il est 23h47, je rédige ce texte.

DIXIÈME FAUX DÉPART : lemaldelatelier.blogspot.com - Mars 2010

Je m'inscris au site blogger.com afin de démarrer un blogue. Ça sera une bonne façon de partager mon travail avec ma directrice qui est en congé sabbatique. Je choisis le nom « Le Mal de l'Atelier ». Je choisis également les couleurs de l'arrière-plan, la police du texte etc... Je n'y fais pas une seule entrée. C'est comme ça, c'est toujours comme ça.

Peut-être qu'au moment où on lira ces mots, j'aurai enfin commencé à y écrire. J'en doute.

ONZIÈME FAUX DÉPART : Ils sont forts ces pinsons - Avril 2010

Je choisis de mettre nos oiseaux, deux pinsons, dans l'atelier plutôt qu'à l'étage. Cela m'obligera à rentrer dans l'atelier pour les nourrir, au moins à tous les deux jours. Une fois dans l'atelier, peut-être voudrais-je y travailler un peu ? Or voilà, il m'arrive d'oublier qu'ils existent. Cela m'étonne parfois qu'ils soient toujours vivants.

DOUZIÈME FAUX DÉPART : Les mouches noires - Mai 2010

Je prends ce temps privilégié pour désherber en profondeur le terrain avant que les mouches noires ne sortent. Après, ça devient trop pénible. Quand il y aura trop de mouches dehors, je n'aurai pas le choix que de rentrer dans la maison, de travailler dans

l'atelier. Ça a été un été agréablement clément pour ce qui est des mouches noires, elles n'ont jamais été aussi peu nombreuses et aussi tolérables.

J'ai appris que, dans le jardin, ce n'est pas un désherbage en profondeur au début du printemps qui éliminera les mauvaises herbes pour l'année. Mon jardin en est, aujourd'hui, envahi. J'ai tout de même pris le temps de couper la plupart de leurs fleurs avant qu'elles ne forment des semences. J'espère ainsi minimiser le désherbage de l'année prochaine.

TREIZIÈME FAUX DÉPART : L'intervenante - Juin 2010

Je demande à Geneviève d'être mon *intervenante*, de me faire suivre un horaire qu'on établira ensemble. On établit un horaire qui nous convient à tous les deux, du réveil à 6h jusqu'au coucher à 22h30. Elle est une bonne intervenante, c'est moi qui suis incorrigible.

L'horaire est resté collé sur notre réfrigérateur. Il m'arrive, parfois, de regarder l'heure et de me situer dans mon horaire idéalisé.

QUATORZIÈME FAUX DÉPART : Le guide Bouthat - 17 août 2010

Je consulte le Guide de Présentation des Mémoires et Thèses de Madame Chantal Bouthat au moment où je commence l'assemblage, « la rédaction finale » de mon texte de mémoire.

« Le mémoire et la thèse sont des *communications de type technique et scientifique*... On se rappellera, aussi, que le *ton* général du document doit rester *impersonnel* et *objectif*. Pour exposer sa démarche ou sa position sur un sujet donné, on utilisera le « nous » de politesse plutôt que le « je ». De plus, on veillera à éliminer de son texte toute trace d'émotivité, de familiarité, de sensationnalisme, etc. : la thèse et le mémoire ne sont ni des œuvres de fiction, ni des essais polémiques, ni des pamphlets, » (Bouthat, 1993, p.2)

Je suis foutu. J'ai envie de pleurer.

QUINZIÈME FAUX DÉPART : Visites. À l'atelier, à la mitaine. – Novembre 2010

On prend la route vers la maison, c'est plutôt silencieux. Elle observe attentivement le paysage comme si elle suivait le déplacement dans une BD. Une fois à la maison, je lui fais faire la tournée du terrain. Elle voit du travail, des projets à venir et, j'imagine, plein de chiendent. On rentre dans la maison. Geneviève fait cuire un poulet. Ça sent jusqu'à l'entrée. Je fais la visite guidée de la maison. En sortant de la chambre d'Elie, M. s'arrête: « Je comprends maintenant pourquoi c'est si difficile d'aller dans l'atelier ».

On termine la tournée dans l'atelier. Je n'ai pas eu le temps de faire le ménage. C'est un vrai désordre de tableaux, de dessins, de textes, de livres, de tissus, de graines d'oiseaux et de mouches mortes. Elle fouille et met de côté certains tableaux qu'elle n'avait pas vus auparavant. « J'en veux plus, je veux tout voir ».

J'allume l'ordinateur et ouvre la session avec toutes les photos et vidéos, il y en a des centaines et, là aussi, c'est le désordre.

Un silence s'installe pour quelques longues minutes.

Nous partons pour le village. M. prend des photos sur la route, de l'atelier jusqu'à la mitaine. Nous entrons. Je suis impressionné, même un peu effrayé, par la grandeur de la salle principale. C'était bien plus petit dans mes souvenirs. Comment vais-je remplir cet immense espace ? La salle est d'ailleurs déjà remplie de centaines de chaises, de tables, de bureaux, d'un piano, de bouquets de fleurs artificielles, de tableaux aux murs, d'une bibliothèque... J'explique à M. que le préposé, M. Carver si ma mémoire est bonne, m'a permis de tout déplacer comme je le voulais. Tout, sauf un objet bien mystérieux, recouvert d'une housse de faux cuir, dans un coin. Ça appartient aux francs-maçons et il m'a demandé de ne pas le toucher. C'est même préférable de ne pas le regarder. Ils tiennent à leurs secrets.

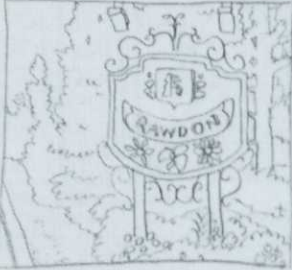
Ensemble, nous tentons de visualiser l'exposition. Il ne nous reste plus de temps, et l'exposition n'est pas prête – elle ne sera pas prête. C'est ce qui est décrété le lendemain.

EN GUISE DE CONCLUSION

LE DIMANCHE 15 AOÛT, 2010
L'ASSOMPTION

Le dimanche 15 août - L'Assomption

Bon, si il m'y avait pas d'embouteillage ni de construction tu as mis environ une heure pour te rendre jusqu'ici. Notre maison est au plus, à 15 minutes.

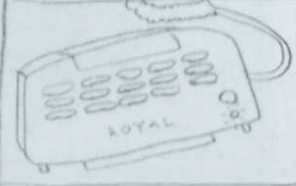


La prochaine fois que tu seras de passage, je te conseille d'aller voir les Chutes. Il semblerait que les ions négatifs générés par les Chutes d'eau ont comme effet de diminuer l'irritabilité, la tension et de contrer les effets du stress en général.



J'aimerais imaginer que le visage d'Antoine baigne dans l'air chargé des chutes.

Je me suis acheté un petit appareil USB au mois de mars 2009. C'est un ioniseur. Il était en liquidation chez Canadian Tire. Je pense que je l'ai payé 3,00\$.



J'en ai acheté deux.

ROYAL COMEY
Plug-in Power Ionizer pour
Aérialisation de la circulation d'air

USB Ionizer

Enlève & Freshens the Air
Removes Odors
Permanent Filter never clean in 3 seconds
Compatible with USB 1.1 or 2.0

Ioniseur USB

Enlève et rafraîchit l'air
Enlève les odeurs
Le filtre Permanent ne s'essaye jamais
Compatible avec USB 1.1 ou 2.0

Je suis très sceptique.

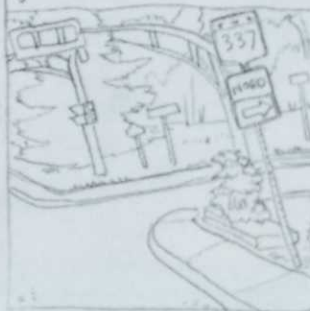
Mais pourtant, la première fois que je lui branché :



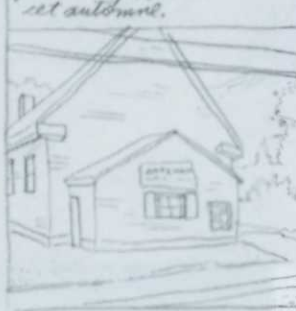
Continue jusqu'aux
indications pour l'auto-
route 337 nord, tourne à
gauche



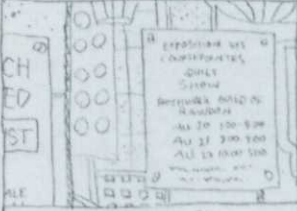
Pas tellement plus loin, avant
de tourner à droite prends
le temps de regarder à ta
gauche en biais...



Là, c'est la salle polyvalente
de Dupire d'origine de
Hawdon. C'est le lieu où
je vais exposer mon véhicule
et automobile.

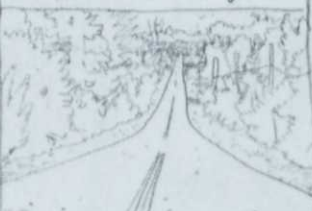


Je vois que c'est bientôt l'exposition annuelle des court-pointes. C'était, franchement, l'une des meilleures expositions que j'ai vues l'année passée.



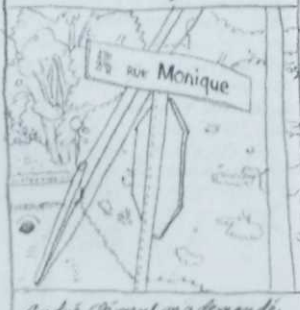
Qui sait, peut être exposerais-je dans quelque pointe un jour, ici.

Maintenant du village, en direction Saint-Alexandre-Rodriguez pour la première fois depuis ton départ de Montréal, tu sens que tu n'es pas en nature sauvage.



La route semble s'évanouir dans la forêt.

C'est drôle ça.



André demandait si on ne devait pas aller à la messe, si c'était sa messe... de mon village dans la forêt.

Je ne savais pas quoi lui répondre,

Là, il faut être très vigilant. C'est le début du temps des chevaux. Ils sortent de la forêt.



Il y a, dans les 10km entre le village et notre maison, une quantité effrayante d'accidents.

Ce qui m'a enchanté de cet endroit, lorsqu'on se cherchait une maison où élever notre famille, c'est sur cette route...



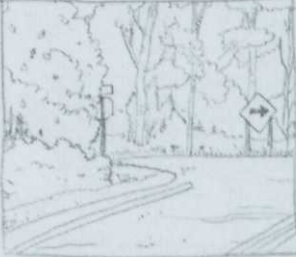
Après ce tournant, il y a une vallée...

qui me rappelle la ferme d'où je viens. Ce ne sont pas exactement les prairies de l'Ouest Canadien, mais c'est beau.

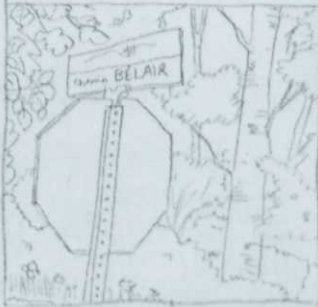


N'est-ce pas?

tu continues encore quelques kilomètres. Tu verras; l'écrêteau qui annonce le chemin Bélair n'est pas très évident de la route.



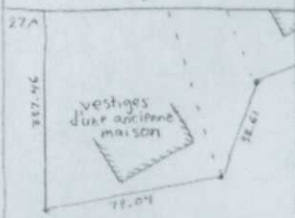
Je devrais me plaindre à la municipalité. C'est dangereux ce coin.



Mon voisin m'a parlé de l'origine du chemin Bélair. Il y a quelques temps, il semblait qu'un dénommé M. Bélair avait une ferme pas loin de ma maison. Il s'est ouvert un chemin jusqu'à l'autoroute et, vers la fin de sa vie, il le donna à la municipalité.



Aux coordonnées de localisation de notre terrain, il y a un endroit où il est indiqué:



C'était, il y a longtemps, le chalet de M. Bélair. C'est maintenant mon rond de feu.

Tu n'es pas loin maintenant, quelques kilomètres à peine. Ne te fies pas aux adresses (ni au GPS) pour trouver la maison, les numéros civiques ne se suivent pas.



Oui, c'est embêtant.

La maison sera à ta gauche, il y a une plaquette de bois avec notre adresse. Dans les six mois suivant notre déménagement, notre boîte aux lettres s'est fait vandaliser à deux reprises.



Les jeunes de la rue ont rien à faire. C'est ce qu'on nous dit.

Tu tournes dans l'entrée et tu te demandes à quoi peut bien ressembler notre propriété. Il n'y a que de la forêt ici!



Tu vois, d'abord, quelques buissons de lilas, bien taillés en forme de vase. Derrière, il y a la vigne et deux pins blancs, aussi taillés.



Une clôture rustique, que j'ai construite la semaine passée, délimite un petit ravin devant la maison. C'est une barrière psychologique pour empêcher les chiens de venir la saluer.



J'avais un tas de branches de toutes mes tailles qui ne pouvaient pas brûler. Je préfère cette solution.

Tu avances encore un peu et là, tu vois la maison.
Tu te dis quelle est encore plus belle que dans
mes dessins.



Les climats, les cinéas,
rudbeckias, hydrangées,
héliopsis d'automne sont
toutes en fleurs. Les des
fleurs d'artifices qui ani-
ment le tableau vivant.
Le tout se paraît assez
bien entretenu. Tu te
rappelles, du coup, d'une
mes derniers souvenirs:

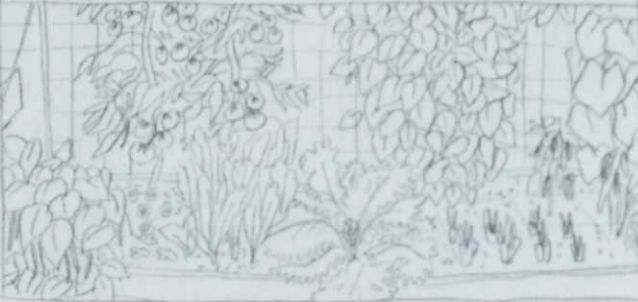
... On vient de revenir à la maison
d'un voyage en Alberta, c'est
le temps de m'y mettre. J'ai
accepté que pour l'instant, ce
soit le mémorable maîtrise qui
imprégnent. Je reconnais que les
mauvaises herbes emportent la
bataille cette année. Tout pis pour moi!

Tu sors de la voiture et
constates que personne n'est
à la maison.



Tu veux regarder par les
fenêtres pour voir à l'intérieur.

Et tu passes devant le petit potager que j'ai
commencé au printemps. Il n'y a pas une seule
mauvaise herbe et les plantes abondent de
leurs fruits.



Prends donc un concombre,
ils sont parfaits. Il n'y
a personne. En attendant,
tu décides de circuler
autour du terrain.



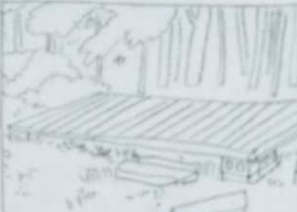
D'abord, au rond de feu.

J'ai trouvé tes pierres sur
place, servaient-elles de
fondation pour le chalet
de M. Baldwin? J'ai fait
un feu ici la semaine
passée, lors de la soirée
des persides.



Je n'ai pas vu d'étoiles filantes.

Tu marches ensuite vers
une construction mystérieuse.
C'est un plancher.
Juste un plancher.



C'est au fait, ce qui reste de
l'ancien ^{châssis} du bâtiment
que j'ai démolie l'an passé.

Cela m'a servi d'abord
d'entrepôt d'outils
de jardinage,



(Le 25 juin 2009)



ensuite de lieu de
fête, (le Août 2009)



et finalement de bois
de chauffage.



Cela, à côté du plancher,
c'est une pile de bois.
On a construit un
plancher pour le chalet
de 20'x40'



Avec ce bois nous allons
nous construire une autre
pièce au même endroit
que le "shack" un jour.

Tu fais le tour de la
maison et te retrouves
devant le grand chêne
rouge.



Justins qui à mon âge,
environ le bâlessein
la sans doute plante lors
de la construction de la maison.



Je suis souvent dans cet
arbre, tu vois mes traces.

Je l'imagine dans 30 ans et
je le laisse à mon image.

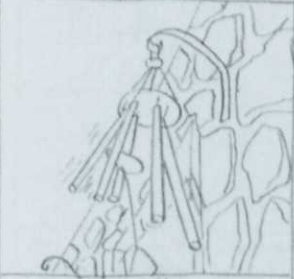


La croissance est lente, mais
ses majestés un jour.

Tu m'attends. On avait
rendez-vous aujourd'hui.
Les certains de ça. Tu
sens un coup de vent
frais venant de la
forêt



Le carillon sonne.
"Morning Song."

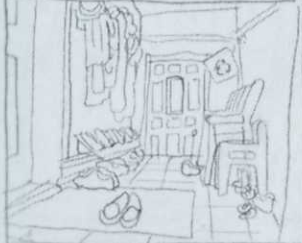


Il semble t'inviter
dans la maison.

Tu l'essaies et la
porte s'ouvre.



Le hall d'entrée est vaste,
espace pour une grande
famille. Il y a comme une
odeur de bois de chauffage
et de chaussures.



C'est vrai, on a bien besoin
de chaussures ici.

Tu ouvres la porte et
Musade t'accueille,
elle est toujours un peu
énervée quand quelqu'un
entre dans la maison.

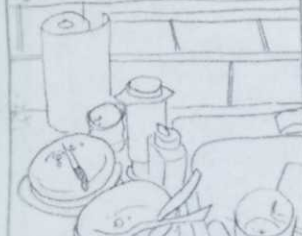


Après ça et elle se
calmera dans quelques
instants.

Tu es dans la cuisine,
ce n'est pas impeccable
mais passablement
propre.



Tu m'avais déjà dit que
tu voulais voir des
dessins de ma vaisselle
sale.



Je n'ai jamais pu le
rendre pertinent à ma
pêche.

L'ameublement est très
harmonieux, comme fait
sur mesure pour le style de
la maison. Style Rustique.



C'est vrai, dans un chalet, style
chalet. Ça ne peut pas
être dans un chalet.

Voilà le poêle à bois dont
j'ai si souvent parlé.



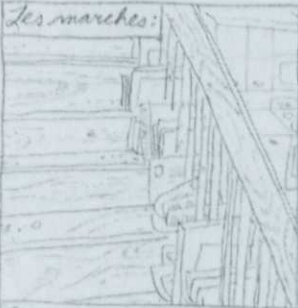
C'est vrai qu'il est bien
placé, au cœur même
de la maison.

Notre chambre à coucher.



Je ne me souviens plus si
j'ai fait le lit avant de
disparaître?

Les marches:



Nous y accumulons les papiers à classer à l'étage. Nous les classons rarement. La poussière aussi s'y accumule.

Elle se régale de nous le signaler. Tout le temps.

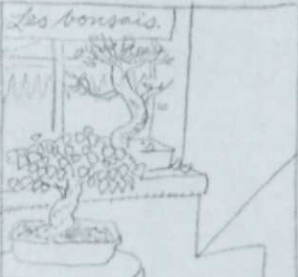


à l'étage, il y a une drôte d'odeur. Ça sent la jeune famille.



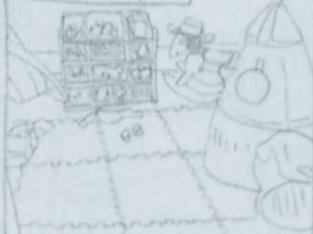
Nos enfants portent des couches lavables et, bien que les couches-poubelles soient dans une poubelle fermée, ça sent.

Les bonsais.



Je fume à soufflet lors de la naissance de Francis, il y a dix jours. J'ai oublié de les arroser avant de partir pour l'hôpital. Il va mourir.

La salle de jeu



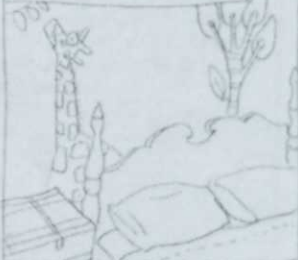
Je me souviens d'un enfant qui raffolait autant de ranger ses jouets. C'est comme un jeu pour lui, et est souvent plus ordonné que ses parents.

La chambre d'Élie.



C'est un coin de paix et de tranquillité.

La chambre d'inventé

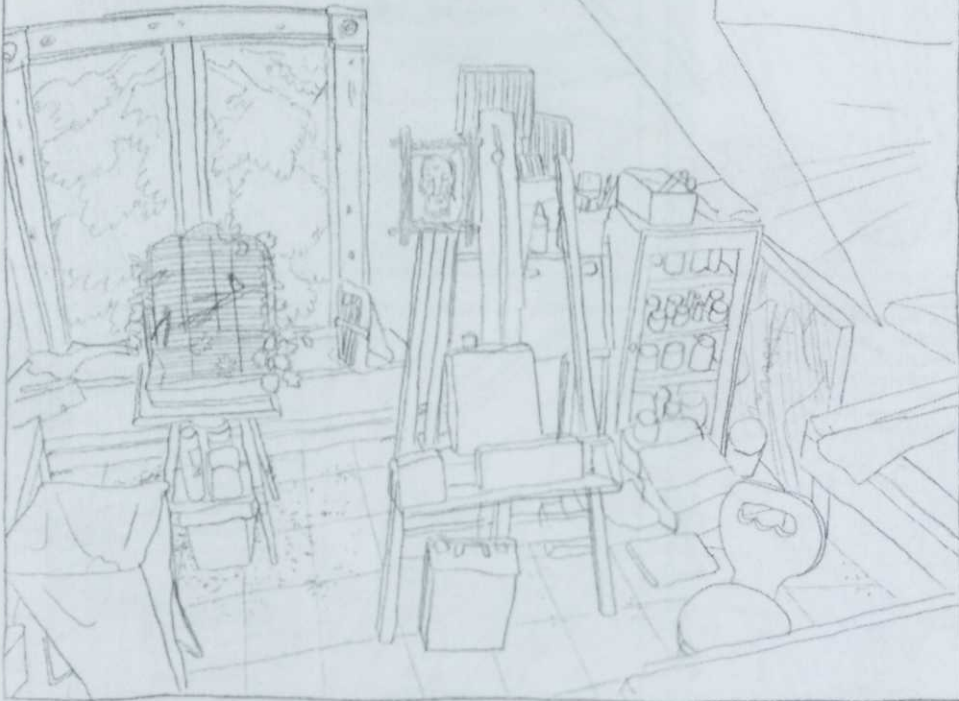


C'est la chambre du "grand frère" comme on le lui dit souvent, que pour de l'habituer avant de donner sa chambre au petit nouveau.

il ne te reste qu'une porte à ouvrir.



Tu rentres dans l'atelier, enfin. La lumière est abondante, parfaitement adaptée pour son atelier.



Il n'y a plus de mouches par terre. Elles ont été remplacées par des grives d'oiseaux.



Mes nouveaux compagnons d'atelier; dans quelques ils sont seuls.

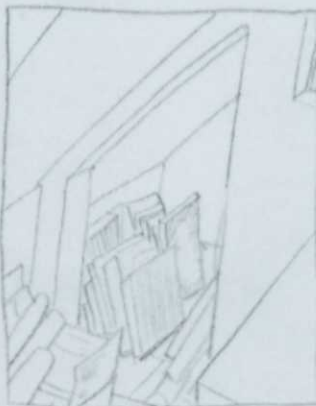
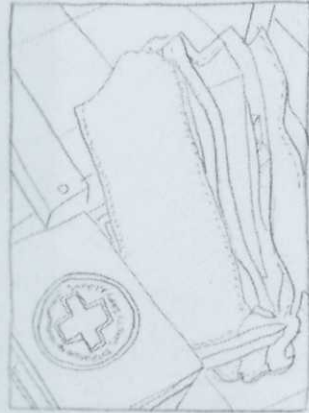
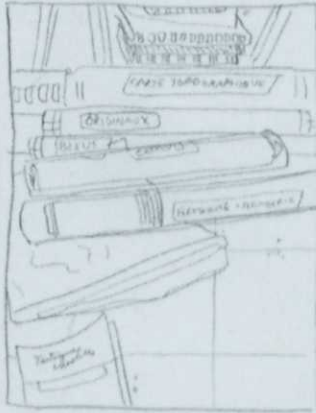
Tu repères facilement le coin de Bérylère, le coin de couture.



On travaille sur des rideaux pour la nouvelle chambre de "grand frère".

Le reste est à moi.





Il y a une photocopie sur la table, un texte qui me a été donné par je ne sais qui. "Je est un auteur" par Olivier Ténand.

Ton attention est portée sur une citation en caractères gras au centre du texte.

Ces œuvres et autres textes ont été présentés ainsi comme la section

Un auteur ne préexiste pas à son œuvre, il en est une création rétrospective

Même de toute œuvre de l'école, il est possible d'en faire un texte. L'œuvre de son œuvre.

Il est en Daniel? ou le dimanche de



« Je est un auteur » par Olivier Ténand
 paru dans le journal Observatoire
 hors série décembre 2006 / janvier 2007

mais où donc est son travail?

Le lundi 16 août 2010

Tu n'es pas venue hier, voir le travail, mais ça, je le savais d'avance. Je n'ai pas communiqué avec toi depuis plusieurs mois, quatre au moins. Mon travail s'est éparpillé dans tous les sens... *dans tous les sens.*

La Mitaine



"We are accustomed to understand art to be only what we hear and see in theatres, concerts, and exhibitions; together with buildings, statues, poems, and novels... But all this is but the smallest part of the art by which we communicate with one another in life. All human life is filled with works of art of every kind - from cradle song, jest, mimicry, the ornamentation of houses, dress, and utensils, to church services, buildings, monuments, and triumphal processions. It is all artistic activity."
what is art - Leon Tolstoy

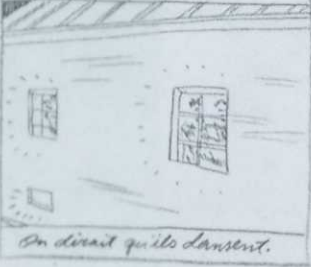
Le vendredi 12 novembre 2010

Mon frère Marc arrive de
bateau au début de soirée.



Il ne comprend pas pourquoi
je comméme l'événement,
sachant que ce n'est plus
pour la fin de maîtrise.

On arrive à la Mitaine vers
21h, l'heure à laquelle les francs-
maçons devaient terminer leur
réunion mensuelle. Il fait
noir et je vois des ombres
spectrales qui bougent dans les
fenêtres.



On dirait qu'ils dansent.

Nous restons dans la voiture
en écoutant Félix Leclerc...
C'est la chanson Contumace
qui joue.



...tu vois bien mon Ti-Jean Laour
Faut qu'tu comparaisse à la cour,
Apprends que pour devenir artiste
Faut d'abord passer par la liste
des approuvés... ♪ ♪ ♪

Après une demi-heure
d'attente, je décide de rentrer
à la maison. C'est tout
mieux. Bien nous reposer
et se rendre tôt demain
matin pour le montage.

Et en prison Ti-Jean Laour et l'habitant
s'entendront à double tour pendant deux ans,
sans quand même l'autorité des libérés,
écoutez bien messieurs, messieurs,
ce qu'elle trouva: ♪

Un homme savant et un compositeur,
Heureux, grands et soigneurs...
On les pria d'accepter des honneurs
mais l'habitant en rigolant
S'enfuit en courant dans son champ
Pendant qu'à bicyclette Ti-Jean
Reprit sa route en chantonnant
tout comme avant...

Le samedi 13 novembre 2010

Le premier voyage de "Stik"
se fait tôt.

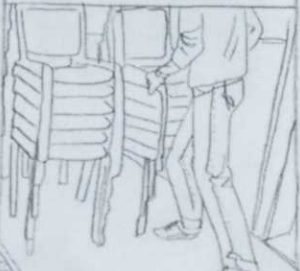


Je charge ma valise de
tout ce qui me sert, ça rentre
facilement.

Le mal de l'atelier:
Tantale et autres pièces

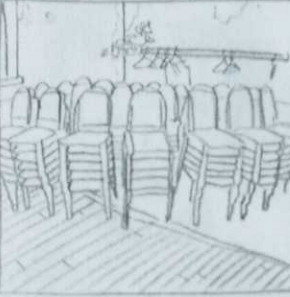


Mon tout premier geste
est d'occulter l'oculte.



Nous plaçons les chaises de
manière à cacher l'objet secret
des francs-maçons.

Je sèvre une bonne stratégie car au cours des trois jours de l'expo, personne ne me demande ce qui se trouve derrière les chaises.



Je place ensuite quelques uns de mes livres dans "Jonna's Book Nook".



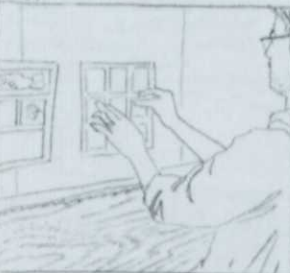
Je règle de voir Thoreau et John Kotler, Sydney Meldon et Danielle Steele.

J'appelle ce coin "La Bibliographie".



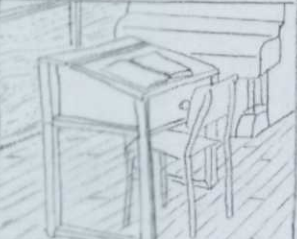
Le lendemain, Monique me reprend. Elle l'appelle plutôt "La fameuse Bibliographie".

La prochaine étape est d'efficher mes dessins.



Je choisie de mettre au mur les planches de ma CD de l'inspiration.

Le reste de ma chronique restera dans le carnet qui sera, lui, exposé sur un bureau.



De cette façon, le spectateur pourra feuilleter la chronique dans son état naturel, intime.

Ce que je n'avais pas anticipé c'est que quelqu'un prendrait le temps de la lire, au complet. Une quarantaine de pages de mal de l'atelier.



C'est le cas de l'oncle de Carole qui a passé plus d'une heure à lire la chronique. Ça me met mal à l'aise.

Il faut trouver une façon pour ma prochaine exposition, de la présenter sans tentatives et donner accès.



C'est à suivre.

Ensuite, j'expose l'autoportrait du peintre affiché sur le piano, entouré de bouquets de fleurs artificielles, ça fait très solennel.



C'est un tableau performatif que j'ai réalisé en première année de maîtrise qui prend maintenant une nouvelle dimension.

Un autoportrait qui se fonde,



Le travail qui fuit...



en fuyant le travail.

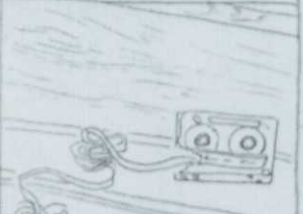


Je me perds dans mes faux départs,



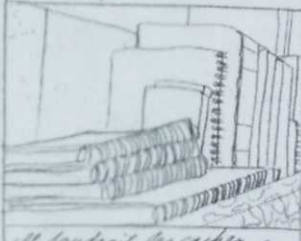
je perds mon identité d'artiste.

Un enregistrement intitulé "je toujours copie l'autre" aussi réalisé en première année. La cassette devait éventuellement me servir dans ma recherche.



Muscade la déroute, je la mets aussi sur le piano.

Les années de la chronique. Plein de carnets des années passées, du temps où j'étais productif



il faudrait les cacher, car ainsi, une prochaine fois.

Je choisis de présenter une seule vidéo avec un texte qui l'accompagne: Tantara. Je m'aperçois que le texte n'est pas lu par la plupart des visiteurs. Est-il trop long?



La vidéo perd tout son sens sans le texte. C'est noté.

Je fais un deuxième voyage en voiture, pour transporter les branches et outils pour façonner une sculpture.



Tout est là maintenant,



il ne reste qu'à travailler. Encore un peu.

Genevieve nous prépare une soupe dans la cuisine.

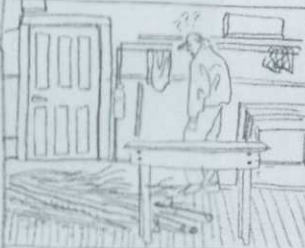


Jodeur embaume la salle au complet.

On mange tranquillement,
je ne m'attends pas à
recevoir des visiteurs
aujourd'hui.



La porte ouvre et il arrive un
homme, le concierge, j'imagine
c'est son la fournaise et
nous quitte sans dire son mot.

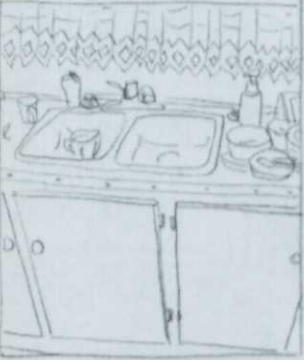


Il ne peut cacher son
incrédulité de ce qu'il voit
autour de lui.

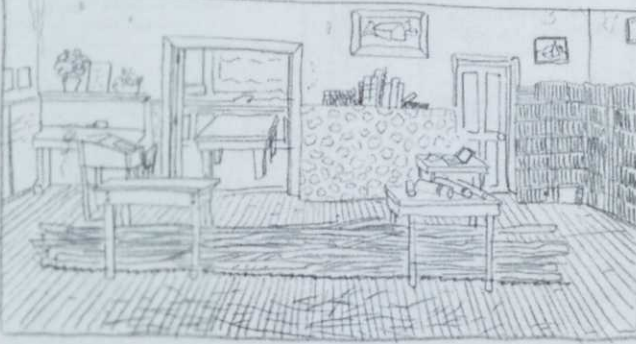
La vaisselle encore...



et encore.



Le montage est enfin fini. Les trois lieux sont définis et
habités la cuisine (l'intérieur), l'atelier et l'extérieur.



Geneviève travaille dans
la cuisine à réparer des
couches,



Marc lit dans l'atelier,"



pendant que je prépare
mon bas d'allumage
pour l'hiver, à l'extérieur.



En tout, trois personnes
sont passées aujourd'hui.
Soit le concierge, le
père de Geneviève...



et la petite Joannie, la
seule collègue de travail
qui était au courant.



Je lave la vaisselle, encore,
avant de quitter vers
17h30.



C'est toujours à faire
la vaisselle.

Le dimanche 14 novembre 2010

La visite arrive tôt
aujourd'hui, à partir de
16h30 et ça marche pas de
la journée.



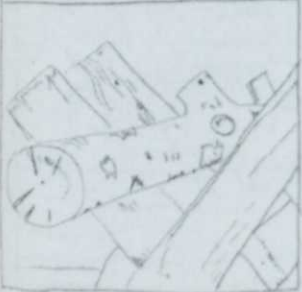
Je reçois voisins amis,
famille, tous du monde
qui partagent mon
quotidien.



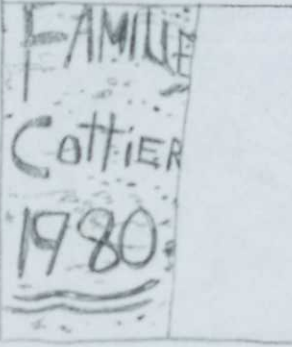
La plupart d'eux rentrent et
ne savent trop quoi faire.
Je fais la tournée avec
certains et laisse les autres
dambuler comme ils
veulent.



À ceux qui ont l'air de
sennuyer, je demande
de prendre des photos,
de n'importe quoi.



Les résultats sont
franchement étonnants.

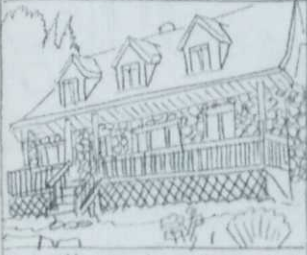


C'est comme si, en
particiant dans l'expo
avec l'appareil photo.



Les gens se sont investis
davantage dans l'espace.

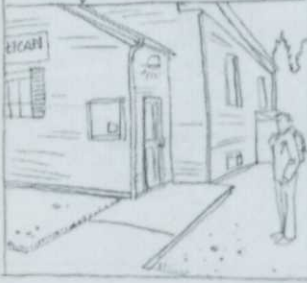
Les commentaires sont très bons. Tout le monde, à peu près, me dit la même chose.



"On dirait qu'on est chez toi, dans les affaires."

le lundi 15 novembre 2010

C'est aujourd'hui que devant avoir lieu ma soutenance, annulée en raison d'un "problème technique".



Moi, j'erre ça et là avant de m'étendre par terre, dans l'atelier.



Ma réaction préférée est celle de Monsieur Carver.



I came up here earlier this morning before Sunday school and I didn't know what the heck was going on!



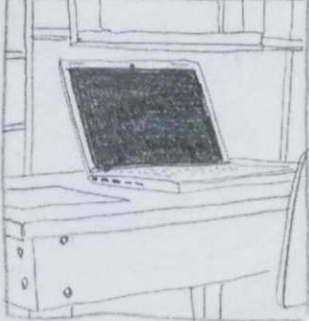
I guess I expected an art show with paintings, or sculptures... But now that you've explained it to me, it's like a real big story.

it's like a real big story.

C'est le retour au quotidien, il n'y a aucun visiteur.



Geneviève répare toujours les couches dans la cuisine.

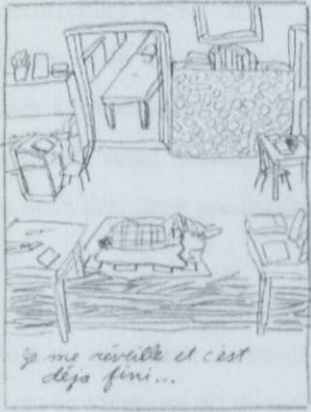


J'entends la machine à souder roucouler dans la cuisine et le son rythmique de la balance à français puis je m'étends.



Je ne sais pas combien de temps je reste là, par terre.





CONCLUSION

Cette conclusion se devait d'être écrite seulement après l'exposition, dans mon cas, en l'occurrence, après deux expositions de fin de parcours. La première, à la *mitaine* (proche de la maison, à la campagne) et la seconde au CDEx (à l'université, au centre-ville). L'expérience d'exposer dans ces deux endroits, en deux temps, m'aura permis de prendre le recul nécessaire pour envisager une synthèse du travail accompli au cours de ces deux dernières années de recherche/cueillette.

Au cœur de ma pratique et conséquemment au cœur de mes expositions, il y avait le choix du quotidien. Je sentais, souhaitais, à partir de ce choix, arriver enfin à conjuguer un art de vivre, un art du quotidien et le quotidien dans l'art. Je reconnais aujourd'hui que je ne m'attendais pas à l'ampleur du défi que pose un tel projet. Comment réaliser et problématiser, simultanément, un travail d'artiste, au quotidien, sans distance aucune, autrement dit, comment trouver le moyen de faire de sa vie une œuvre d'art? On m'avait bien prévenu de certains écueils qui jalonnent pareil parcours parce que *le quotidien, il faut le faire!* Peut-être même le dépasser, sortir de l'exercice.

Il m'était apparu évident, du moment que j'avais décidé d'entamer une recherche sur et dans le quotidien, que je devrais trouver une posture singulière, une façon d'aborder et d'écrire un texte qui serait, inévitablement, à la fois documentaire et création du quotidien. La chronique m'a semblé le choix tout indiqué pour faire cheminer ensemble ces deux postures. Beaucoup d'artistes actuels inscrivent, sans doute, leur pratique en soulevant les mêmes enjeux. On m'a fait connaître, par exemple, le travail de Tracey Emin, qui interprète, à sa façon, l'intimité et l'autoreprésentation. Bien que j'admire la fougue et l'intensité de sa volonté de s'exposer, jusqu'à rendre mal à l'aise le spectateur, parfois, je me sens bien loin de son approche. Ce n'est pas étonnant, finalement, que je trouve plutôt mes filiations artistiques dans le travail de bédéistes/chroniqueurs contemporains. C'est ce que je connais le mieux. Je pense, entre autres à Fabrice Neaud, James Kochalka, John Porcellino, Chester Brown et Julie Doucet. Personnellement, comme bédéiste, m'éloigner des grands centres est le premier choix qui distancie ma pratique, formellement et idéologiquement, de celles que je viens de mentionner.

Et si ce texte s'écrivait de manière à théoriser la pratique implicitement? Était-il possible de laisser entrevoir, de suggérer par bribes sans tout dire, tout montrer, tout exposer? La pudeur, la retenue et la réserve font partie de mes choix éthiques et esthétiques de ma philosophie et de ma manière de vivre.

Je croyais avoir trouvé là une façon de travailler qui m'interpellait et qui répondait aux exigences académiques. Le texte serait donc construit comme une bande dessinée. Je pourrais, dès lors, exposer des moments intimes de ma vie, chroniques ou compositions qui, prises individuellement, paraîtraient, somme toute, assez banales. Je souhaitais que le sens se révèle grâce à un montage, à une *séquence* présentée, comme dans une BD. Ainsi, par cette stratégie, l'essence du texte fonctionnerait selon certains principes intrinsèques de la bande dessinée, à savoir l'importance du vide, l'entre case.

Un récit en BD est composé de planches, ou pages, sur lesquelles se trouve une séquence de cases. Chaque case illustre un moment, un instant figé dans une composition. D'une case à l'autre il y a des changements, des variations. Ce qui m'intéresse par-dessus tout, c'est l'espace *entre* les cases, les vides. C'est là que se trouvent, à mon avis, le dynamisme, la magie et le mystère propres à la bande dessinée. Il en va de même pour la forme que j'ai choisi de donner à ma chronique. Les petits riens, les grands événements se côtoient, les petits vides, les grands vides les ponctuent. Il revient au lecteur de compléter l'action, de remplir ces vides. L'auteur aura donc le choix de montrer ou de cacher ce qu'il veut, de donner un contexte pour animer le vide. J'ai trouvé là une méthode de travail fort stimulante qui alimenterait la suite de ma recherche et l'exposition qui devrait en découler. Qu'est-ce qu'on cache et qu'est-ce qu'on montre pour raconter une histoire? Qu'est-ce que je choisis de cacher et de montrer afin de raconter mon histoire? Cette question, qui fonde le travail du bédéiste, est devenue celle qui a accompagné tout mon parcours de fin de maîtrise.

L'idée d'exposer à la *mitaine* m'est venue dans la suite de ces constats. Je me suis demandé s'il était possible de faire une exposition en créant les vides, loin de la communauté artistique et académique. Une exposition disons, *cachée*. J'ai cherché un endroit où présenter mon travail. C'est l'authenticité du lieu par rapport à mon milieu de vie qui m'a mené à choisir cette salle. Je suis parti de l'idée de partager le quotidien *depuis* et *dans* mon milieu quotidien. Ainsi, je souhaitais que l'exposition rassemble: le

trajet, le paysage, le lieu même et enfin, d'une certaine façon, les gens qui y étaient présents. L'exposition a eu lieu mais, à mon grand étonnement, tout y était montré, visible. Rien n'était caché. Là, je montrais toutes les planches, toutes les vidéos, tous les objets dans un espace complètement encombré, ouvert et décloisonné où, de surcroît, ma famille s'était installée avec moi, ramenant tout de NOTRE quotidien dans un espace d'exposition au cœur de notre communauté, de notre village. J'ai éprouvé un certain malaise en me rendant compte que non seulement m'étais-je éloigné des exigences et du milieu de l'art mais également de ma propre question, à savoir : peut-on tout montrer et que doit-on montrer ? On ne peut pas, on ne doit pas tout montrer, or ici, tout était, en vrac, donné à voir. Par contre, ironiquement, l'exposition restait cachée et invisible, brève et inaccessible à mes collègues, au milieu artistique et au public imprévisible et ouvert qui est celui des grands centres et des lieux dédiés à l'art. MALAISE. Il n'y avait plus aucune distance. Y en avait-il jamais eu ?

Le résultat de cette expérience imposait de reprendre l'exercice depuis le début et de tenter d'instaurer la distance nécessaire pour continuer à travailler, arriver à dire et à montrer en respectant la philosophie énoncée au départ : pudeur et retenue et en revenant à la consigne d'origine, c'est-à-dire respecter les vides. Je devais rediriger mes expériences vers l'extérieur, vers un public élargi et dans un lieu qui, finalement, me sortirait de mon quotidien. C'est, justement par l'expérience ratée de la *mitaine* et la nécessité d'exposer au CDEx, que j'ai compris la différence entre exposer et m'exposer et que j'ai vu se dévoiler plusieurs des enjeux et paradoxes inhérents à ma pratique que je n'avais pas reconnus jusque là.

L'EXPOSITION AU CDEx

J'avais supposé que dans la BD, c'est le vide qui m'intéresse par-dessus tout. Cette règle, je l'ai appliquée pour développer le texte, une chronique. À la *mitaine*, j'avais enfreint cette règle fondamentale en montrant tout, en travaillant le trop plein. Donc, je devais revenir à la règle du vide. Pour montrer mon travail au CDEx, je devais retrouver la distance nécessaire. Comment montrer ?

Stratégie de distance #1 : cacher

J'ai tressé un mur de branches ramassées, au fil du temps, sur mon terrain. Ce mur isolait un coin de la galerie où était placé, inaccessible, difficilement visible, mon carnet de dessin dans lequel se trouvait ma chronique BD. Je laissais paraître, entre les branches, mon carnet ouvert. On pouvait aussi l'entrevoir, de l'extérieur, depuis la rue Saint-Denis, derrière la vitre. De cette manière, je le montrais et le cachais en même temps. Si j'ai fait ainsi c'est que, dans ces chroniques, je montre beaucoup, peut-être trop. Sur le même mur, juste à côté, j'ai exposé les quelques vingt planches réalisées pour le texte d'accompagnement. Ici les dessins, denses et foisonnants, semblent tout montrer, alors qu'en réalité, rien n'est raconté. C'est le vide.

Stratégie de distance #2 : faire disparaître

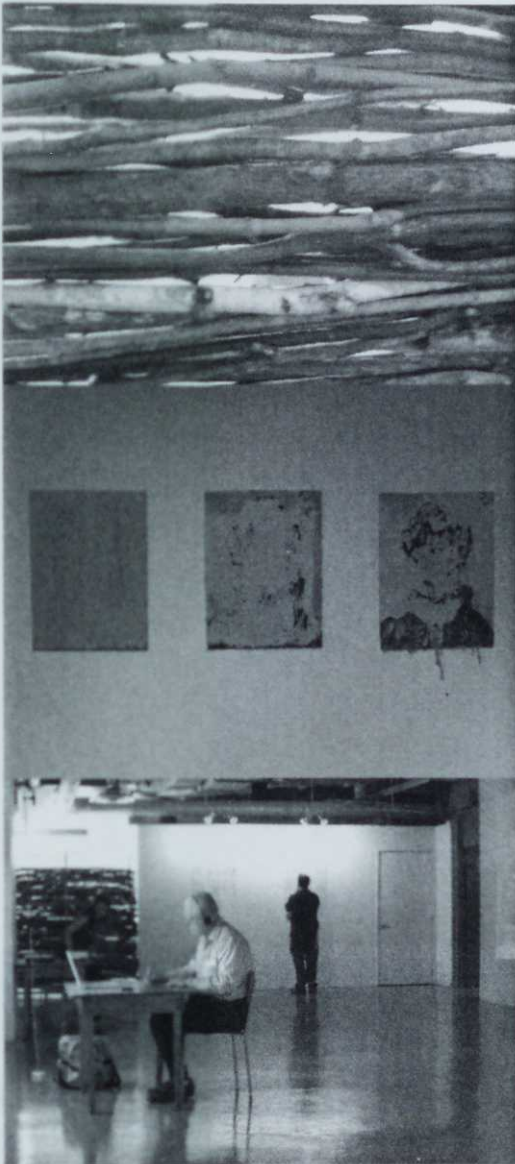
Sur l'autre très grand mur dans l'espace, de l'autre côté de la salle, se trouvait 15 autoportraits identiques, à l'encaustique, de Daniel Michaud enfant. Ces autoportraits, je les ai réalisés dans mon atelier, au quotidien, dans les mois qui ont précédé l'exposition du CDEx. Ils ne faisaient pas partie de l'expérience à la mitaine. Je les ai peints avec l'idée de les faire disparaître durant l'exposition pour marquer là aussi le passage du temps au jour le jour. J'avais aussi décidé de ne pas en faire une performance, un spectacle, de rester dans la discrétion. Le secret ou le mystère de ce geste était de faire disparaître très discrètement, seul, toutes ces images peintes. Pendant l'exposition, ces images de moi allaient fondre, ce mur allait passer du plein au vide.

Stratégie de distance #3 : un dispositif sans visage et sans image.

Deux petits magnétophones et des écouteurs permettaient d'entendre la voix masculine, anonyme et grave, d'un lecteur qui disait deux extraits du texte : *Le travail de latence* et *Tantale*. Si j'ai choisi ces extraits, parmi tant d'autres, c'est qu'ils portaient un sens caché qui ne dépendait pas totalement de la séquence du récit afin d'être saisi. En confiant le texte à un autre et en faisant entendre cette bande, en procédant par morceaux choisis, je réaffirmais ma volonté et mon intérêt de garder le texte dans l'espace de la création.

Dans le reste de l'espace, dans tous les recoins, sur un pupitre, à l'ordinateur, projetés et accrochés aux autres murs se trouvaient du matériel : documents, photos, vidéos ou encore objets qui avait servi à la conception et à la construction des planches aussi bien qu'à la rédaction du texte de la chronique.

Ainsi, par cet apprentissage de l'exposition et l'épreuve de l'échec de la *mitaine*, je retrouvais les vides souhaités et nécessaires. Je reconnais aujourd'hui que c'est par eux que la distance que je recherchais, cette distance qui s'impose dans toute pratique artistique et qui manquait dans la première tentative d'exposition, était enfin retrouvée, au CDEx.



BIBLIOGRAPHIE

- Atlas, Charles. « s.d. ». *Dynamic tension*. New York : Charles Atlas LTD., 12 leçons
- Bartholomew, Mel. 2005. *All new square foot gardening*. Franklin : Cool Springs Press, 271 p.
- Bouthat, Chantal. 1993. *Guide de présentation des mémoires et thèses*. Québec : Université du Québec à Montréal, 110 p.
- Gerner, Jochen. 2008. *Contre la bande dessinée : Choses lues et entendues*. Sainte-Étienne : L'Association
- Gordon, Maggi McCormick. 1999. *The ultimate quilting book*. Londres : Collins & Brown, 448 p.
- Jullien, François. 1991. *Éloge de la fadeur*. Paris : Philippe Picquier, 158 p.
- Latour, Jean-Pierre. 2009. *Critique d'art. Voir et comprendre*. Montréal : Centre de diffusion 3D, 280 p.
- Languirand, Jacques. 1991. *Par 4 chemins*, no.3. Boucherville : Les Éditions de Mortagne, 152 p.
- London, Jack. 1992. *Call of the wild & White fang*. Hertfordshire : Wordsworth Edition Limited, 225 p.
- Neaud, Fabrice. 1996. *Journal (1)*. Angoulême : ego comme x, 112 p.
- Nicolaidis, Kimon. 1961. *The natural way to draw*. Boston : Houghton Mifflin Company, 221 p.
- Onfray, Michel, et Maximilien LeRoy. 2010. *Nietzsche : Se créer liberté*. Bruxelles : Le Lombard, 128 p.
- Ribon, Michel. 2005. *Esthétique de l'effacement ; essai sur l'art et l'effacement*. Paris : L'Harmattan, 349 p.
- Solutions pratiques @ 4000 problèmes quotidiens*. 1989. Montréal : Sélection du Reader's Digest, 480 p.
- Tinland, Olivier. 2006. « Je est un auteur ». *Le nouvel observateur hors série*, décembre 2006/janvier 2007, p.81
- Thoreau, Henry David. 2006. *Walden ; or, life in the woods*. New-York : Knopf Publishing Group, 295 p.
- Tolstoy, Leo. 1962. *What is Art ? and essays on art*. New-York : Hesperides, 339 p.